

STUDIA DAVILIANA : ETUDES SUR NICOLAS GOMEZ DAVILA
réunies par Philippe Billé.

Ce dossier comprend certains des documents publiés sous le même titre à l'automne 2003, et quelques autres préparés depuis.

TABLE

Note bio-bibliographique

Traduction d'un choix de Notes (Ph B)

Traduction d'un choix de Scolies (Ph B)

Index onomastique des Scolies (Ph B)

. Index 1 : Noms de personnes

. Index 2 : Noms de lieux

Quelques remarques sur les scolies (Ph B)

et traduction espagnole

Comparaison de Caraco et Dávila (Ph B)

Questions à Juan Gustavo Cobo Borda (bilingue)

Une visite chez N Gómez Dávila (M Mosebach)

Questions à Alvaro Mutis (bilingue)

NGD le réactionnaire non-conformiste (F Savater)

NOTE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE.

Nicolás Gómez Dávila serait né à Cajicá, en Colombie, le 18 mai 1913. Il serait parti pour Paris avec sa riche famille à l'âge de 6 ans, y aurait été éduqué par des bénédictins. Adolescent, une pneumonie l'aurait cloué au lit pendant deux ans. Rentré à Bogotá à l'âge de 23 ans, il y aurait épousé María Emilia Nieto, dont il aurait eu trois enfants. Il serait retourné en Europe en 1949 pour y faire un unique voyage de six mois en automobile. Une fracture des hanches, consécutive à une chute de cheval, lui interdisant l'exercice, il aurait vécu tout le reste de sa vie pratiquement cloîtré dans sa bibliothèque, où il se consacrait à l'étude. Il mourut à Bogotá le 17 mai 1994, la veille de son quatre-vingt-unième anniversaire.

Oeuvres publiées de Nicolás Gómez Dávila :

- NOTAS, tomo I (il n'y a pas eu d'autre tome). 1954. 348 p.
- TEXTOS I (il n'y a pas eu d'autre tome). 1959. 192 p.
- ESCOLIOS A UN TEXTO IMPLICITO. 1977. 477 & 500 p.
- NUEVOS ESCOLIOS A UN TEXTO IMPLICITO. 1986. 208 & 212 p.
- «DE IURE». 1988. 18 p.
- SUCESIVOS ESCOLIOS A UN TEXTO IMPLICITO. 1992. 184 p.
- «EL REACCIONARIO AUTENTICO». Medellín, 1995. 4 p.

EXTRAITS DES NOTAS (1954)

choisis et traduits par Ph Billé

(Entre parenthèses le numéro des pages de l'édition originale)

(page 11) Peu de choses meurent aussi vite que les idées, et peu de cadavres inspirent une telle indifférence (...)

(p 11) Le livre qui ne divertit, ni ne charme, court le risque de perdre le seul lecteur intelligent : celui qui cherche son plaisir dans la lecture et seulement son plaisir. (...)

(p 13) (...) L'humanité est d'une étonnante indifférence envers tout ce qui ne menace pas son existence mais se contente de la salir ou de la dégrader.

(p 23) L'homme satisfait est médiocre, quand sa satisfaction provient d'actes ou d'objets éphémères, quand il se contente de tout ce qui passe et meurt, de tout ce qui n'aspire pas à ne pas passer, à ne pas mourir. (...)

(p 37) Le communisme, plus que la théorie d'une classe sociale ou d'un type intellectuel, est la théorie d'une partie de l'esprit, de tout esprit.

(p 48) L'enthousiasme débordant du public pour un film idiot suffit à guérir n'importe qui de ses utopies réformistes.

(p 50) Toute sagesse consiste à repenser avec sincérité, fraîcheur et profondeur, les lieux communs.

(p 51) La dignité et l'amour sont inversement proportionnels.

(p 62) Peut-être qu'après tout, la meilleure justification des aristocraties est notre évident besoin de spécialistes de l'art de vivre.

(p 65) La propriété des instruments de production est la seule garantie de la liberté. Disons, même si c'est excessif : qui n'a pas de terre, n'a pas de liberté.

(p 79) L'humanité va de la médiocrité à l'horreur et de l'horreur à la médiocrité.

(p 82) La critique qui s'occupe de petits détails est la seule vraie critique. Lorsqu'elle traite des livres globalement et parle des auteurs en bloc, ce n'est qu'une rhétorique inefficace.

(p 101) L'adolescence obtient sans avoir désiré, la jeunesse désire et obtient, la vieillesse commence par désirer sans obtenir et finit par désirer désirer.

(p 103) Le plus difficile : se résigner sans amertume, et vivre avec dignité une vie que le destin éloigne de toute noble entreprise.

(p 116) Dieu est l'être pour qui le plus humble et le plus commun des hommes est une personne.

Dieu est l'être qui ne pense pas avec des idées générales.

(p 117) Le récit intelligent de la défaite est la subtile victoire du vaincu.

(p 117) Toute ville est une hypothèse que l'intelligence déploie autour d'une rue.

(p 148) La sociologie démontre infatigablement ce qui est évident.

(p 152) L'effet immédiat et spontané de la prière est la conscience de notre insignifiance. Cela suffit à la rendre précieuse.

(p 153) Il n'y a pas de plus grande noblesse que de se refuser à ce que le cœur désire et que la raison repousse.

(p 169-170) Ceux qui croient trouver des arguments contre le catholicisme, et contre la religion en général, dans tous ces récits de vies de saints, évidemment malades et proches de certaines formes lugubres de démence, méconnaissent que rien ne justifie mieux la religion que ce singulier pouvoir de faire fructifier ces existences misérables, au lieu de les livrer à la triste stérilité d'un traitement scientifique dans une clinique aseptisée.

(p 172) Percevoir, contempler et connaître sont les degrés du plaisir.

(p 185-186) La campagne française comble de joie l'économiste impénitent. Richesse de la terre, incomparable fécondité du sol, et surtout admirable et minutieuse culture du terrain, qui ne laisse pas se perdre le plus petit recoin.

Ce spectacle m'accable. Malgré la beauté et la diversité dont la nature a doté ces paysages, l'homme a su leur imposer une monotonie énervante.

Les rectangles implacables des différentes cultures se succèdent docilement et s'étendent jusqu'à l'horizon. Les arbres alignés se cachent les uns derrière les autres, à égale distance, et font défiler leurs rangs au passage de l'automobile, avec un geste précis et mécanique de gymnaste. Si, tout à coup, nous trouvons un petit bois, il n'est pas difficile de deviner quel rôle pratique remplit cet apparent morceau de liberté oublié sur un sol soumis. Et les vignobles,

les vignobles aux mystiques sarments, qui ont fini par envahir le paysage de leur sévérité industrielle.

Bientôt nous éprouvons le désir d'une pièce de terre stérile et libre, d'une terre préservée du labeur humain.

Cette campagne française fait pitié. Terre soumise et servile.

Nature que l'homme a asservie. Sol dompté, incapable de se révolter, plus semblable à une usine alimentaire qu'à la campagne rustique et sacrée que l'homme habitait jadis.

La richesse de la Pomone mythique se transforme en un immense entrepôt de grains et de légumes. La campagne de France n'est pas un jardin, c'est un potager.

Devant ce gigantesque déploiement d'aliments, je ne rêve que de landes stériles, de pitons glacés, de la tiède forêt de mes rivières andines.

Je ne sais d'où me vient cette répulsion. Sobriété innée, goût d'une certaine austérité janséniste, ou modération inévitable d'un ressortissant de pays pauvre? Ah! vieux terrains marécageux de Port-Royal, friches de Castille, ah! mes âpres collines.

Ce que la campagne française met en évidence, c'est la victoire définitive du paysan.

La tâche entreprise le 4 août 1789 et qu'illuminent de leurs feux symboliques les archives féodales incendiées, est enfin accomplie.

Terre entièrement cultivée, dans ses vallées et sur ses coteaux, sur les rives de ses fleuves, dans les étroits jardins de ses maisons comme dans ses vastes plaines, terre sur laquelle veille un immense amour paysan pour le sol qui le nourrit et le fait vivre. Ces lourdes moissons, ces feuillages lustrés, ces pampres qui préparent les grossesses de l'automne, sont l'effort implacable de millions de vies avides et laborieuses. Des vies qui, du matin au soir, travaillent sans relâche le sol qui enfin leur appartient et que plus rien ne protège de leur convoitise séculaire.

Un immense peuple d'insectes s'est répandu sur le sol de la France. Sa sueur le féconde et l'enrichit.

Ces champs exhalent comme la vapeur de la sueur paysanne.

Sur ces terres lumineuses, sur ces horizons doux et purs, sur la lente et molle courbe de ses collines, sur ce paysage d'intelligence et de grâce, de discrétion et de lucidité, règne une démocratie paysanne.

(p 201) En s'écroulant, une aristocratie explose en mille individus vigoureux qu'elle jette avec force dans l'histoire. Une démocratie, en disparaissant, se dégonfle comme un ballon de baudruche.

(p 206) Toute femme a besoin qu'on la viole un tant soit peu.

(p 221) Comme les dents de lait, il y a les idées de lait. A quel âge commençons-nous à les perdre ?

(p 243) Nous passons notre vie à frapper toujours à la même porte fermée.

(p 253) Pour le lecteur des historiens antiques, la guerre moderne est chose familière.

La guerre totale est la guerre que l'humanité a toujours connue.

Parvenir à soumettre la guerre, pendant quelques siècles, à certaines exigences morales et esthétiques, fut une entreprise miraculeuse et fragile.

L'homme actuel frémit devant les mêmes horreurs que l'humanité millénaire a contemplées avec une résignation angoissée.

(p 256) (...) du point de vue de l'animalité, l'esprit n'est qu'une maladie héréditaire.

(p 281) L'intelligence est une patrie.

(p 303) Les idées sont la seule chose au monde que seul puisse posséder celui qui en est digne.

(p 307) Les mémoires et les maximes semblent être des genres nettement aristocratiques.

(p 309) La véritable critique littéraire ne consiste pas en un discours, mais en un adjectif opportun.

(p 332) Dans le brouhaha de la fête, celui qui se respecte se tait.

(p 335) Une doctrine sévère et une pratique aimable, voilà non la formule de l'hypocrisie, mais le secret de toute civilisation ancienne, riche, mûre.

(p 339) La méditation est notre prise de possession du monde.

EXTRAITS du tome 1 des *ESCOLIOS A UN TEXTO IMPLICITO* (1977)
choisis et traduits par Ph Billé
(Entre parenthèses le numéro des pages de l'édition originale)

(30) Les sociétés se distinguent uniquement par le statut de leurs esclaves et le nom qu'elles leur donnent.

(51) On appelle bonne éducation les habitudes provenant du respect du supérieur transformées en rapport entre égaux.

(65) La noblesse humaine est l'œuvre que le temps cisèle parfois dans notre ignominie quotidienne.

(79) Aucune ville ne révèle sa beauté tant que la parcourt son torrent diurne.

L'absence de l'homme est la condition ultime de la perfection de toute chose.

(80) Que routinier soit aujourd'hui une insulte prouve notre ignorance de l'art de vivre.

(92) Regardons avec avidité et sans convoitise.

(94) Le pardon est la forme sublime du mépris.

(107) Prêche-t-on les vérités dans lesquelles on croit, ou les vérités dans lesquelles on croit que l'on doit croire ?

(120) Si la philosophie, les arts, les lettres du siècle passé, ne sont que les superstructures de son économie bourgeoise, nous devrions défendre le capitalisme jusqu'à la mort.

Toute idiotie se suicide.

(125) Lassée de glisser sur la pente commode des opinions hardies, l'intelligence s'aventure enfin dans le territoire broussailleux des lieux communs.

(144) Les catégories sociologiques permettent de se repérer dans la société sans égard pour l'individualité irremplaçable de chaque homme.

La sociologie est l'idéologie de notre indifférence envers le prochain.

(202) Le théâtre ne vit que quand il n'appartient pas à la littérature, mais il ne dure pas s'il ne lui appartient pas.

(221) Le premier pas de la sagesse consiste à admettre, avec bonne humeur, que nos idées peuvent très bien n'intéresser personne.

(227) Vu les inéluctables conditions de son activité particulière, le politicien ne peut être qu'à moitié intelligent.

(228) L'imbécile ne découvre la radicale misère de notre condition que quand il est malade, pauvre, ou vieux.

(228) Les intellectuels révolutionnaires ont la mission historique d'inventer le vocabulaire et les thèmes de la prochaine tyrannie.

(230) En ce siècle de foules transhumantes qui profanent tout lieu illustre, le seul hommage qu'un pèlerin respectueux puisse rendre à un sanctuaire vénérable est de ne pas le visiter.

(230) Le marxisme n'aura de repos que quand il aura transformé tous les paysans et les ouvriers en fonctionnaires petits-bourgeois.

(234) Seuls échappent à la vénération de l'argent ceux qui choisissent la pauvreté ou ceux qui héritent de leur fortune.
L'héritage est la forme noble de la richesse.

(237) Dénigrer le progrès est trop facile. J'aspire à la chaire d'arriération méthodique.

(239) La sensualité est la possibilité permanente d'arracher le monde à la captivité de son insignifiance.

(243) Nul ne peut chanter l'agronomie moderne en de nouvelles *Georgiques*.

(253) Défendre la civilisation consiste, avant tout, à la protéger de l'enthousiasme de l'homme.

(256) Eduquer l'âme consiste à lui apprendre à transformer en admiration son envie.

(256) La société est souvent injuste, mais pas comme les vaniteux l'imaginent.

Il y a toujours plus de maîtres qui ne méritent pas leur place que de serviteurs qui ne méritent pas la leur.

(256) La civilisation est tout ce que l'université ne peut pas enseigner.

(258) La résistance est inutile quand tout se conjure dans le monde pour détruire ce que nous admirons.

Il nous reste toujours, cependant, une âme intègre pour contempler, pour juger, et pour mépriser.

(261) La bourgeoisie, malgré tout, a été la seule classe sociale capable de se juger elle-même.

Tout critique de la bourgeoisie se nourrit de critiques bourgeoises.

(265) Au lieu de chercher des explications au fait de l'inégalité, les anthropologues devraient en chercher à la notion d'égalité.

(266) La même doctrine doit servir sous la lumière méridienne et dans les moments livides.

Seul est vérité ce qui vaut indistinctement pour l'âme affligée comme pour l'exaltée.

(288) Le barbare se moque totalement, ou totalement vénère.

La civilisation est un sourire qui mêle discrètement ironie et respect.

(288) L'univers semble être un débiteur morose aux sectateurs de la justice, un créancier sublime aux adorateurs de la grâce.

Les premiers prétendent que tout leur est dû, les seconds savent qu'ils doivent tout.

(304) Les trois grandes entreprises réactionnaires de l'histoire moderne sont l'humanisme italien, le classicisme français, et le romantisme allemand.

(309) La vulgarité consiste autant à ne pas respecter ce qui mérite le respect qu'à respecter ce qui ne le mérite pas.

(335) Seules les âmes fines peuvent toucher le plaisir sans se salir.

(341) N'admirer que les œuvres réellement admirables est signe d'un goût douteux.

La véritable sensibilité littéraire et l'authentique goût apprécie le charme du poète mineur et la délicatesse des proses subalternes.

(352) Une société aristocratique est celle où le désir de la perfection personnelle est l'âme des institutions sociales.

(353) Je me méfie de toute idée qui ne semble pas démodée ou grotesque à mes contemporains.

(357) Chacun se sent supérieur à ce qu'il fait, parce qu'il se croit supérieur à ce qu'il est.

Nul ne croit être le peu qu'il est en réalité.

(359) Certains historiens semblent supposer qu'Athènes est intéressante parce qu'elle importait du blé et qu'elle exportait de l'huile.

(361) Dans les pays intellectuellement indigents, le patriotisme du lecteur compense l'insuffisant talent de l'auteur.

(365) Il suffit de répondre à une question importante pour avoir l'air grotesque (par exemple : Que pensez-vous de l'amour, de la vie, de l'art, de Dieu ?).

(394) Si nous n'apprenons pas à temps que toute vie est médiocre, nous ne faisons qu'échanger la prose d'un magasin à Charleville contre la rhétorique d'un comptoir en Abyssinie.

(406) Nous nous trouvons toujours honteux d'avoir partagé un enthousiasme collectif.

(407) L'originalité intentionnelle et systématique est l'uniforme contemporain de la médiocrité.

(408) Le journalisme consiste à écrire exclusivement pour les autres.

(413) La politique n'est pas l'art d'imposer les meilleures solutions, mais d'empêcher les pires.

(432) La civilisation moderne : cette invention d'ingénieur blanc pour roi nègre.

(440) Quand nous côtoyons des plébéiens, nos vices nous protègent, nos vertus nous trahissent.

(442) Pour interpréter certains hommes, la sociologie suffit.
La psychologie est de trop.

(444) La messe peut être célébrée dans des palais, ou des chaumières, mais pas dans des quartiers résidentiels.

(444) A part la règle bénédictine, tous les statuts des collectivités humaines sont ridicules et grossiers.

(456) Les tactiques de la polémique traditionnelle échouent devant le dogmatisme inébranlable de l'homme contemporain.

Pour le vaincre, il nous faut des stratagèmes de guérilléro.

Nous ne devons pas l'affronter avec des arguments systématiques, ni lui présenter méthodiquement des solutions alternatives.

Nous devons tirer avec n'importe quelle arme, depuis n'importe quel buisson, sur toute idée moderne qui s'avance seule sur le chemin.

(461) L'indépendance dont se vante toute jeunesse n'est que soumission à la nouvelle mode régnante.

EXTRAITS du tome 2 des *ESCOLIOS* ... (1977)
choisis et traduits par Ph Billé

(9) La déduction philosophique est l'art de transformer une observation exacte, mais limitée, en un système global, mais faux.

(13) L'individu ne naît pas pour «découvrir» et «exprimer» le spectre embryonnaire de son âme.

Mais pour inféoder sa personne au maître le plus noble qu'il rencontrera.

(14) Il y a des âmes que l'absolution ne lave pas, mais qui salissent les absolutions.

(22) Ceux dont la gratitude pour le bienfait reçu se convertit en dévotion envers la personne qui l'a octroyé, au lieu de dégénérer en la haine usuelle que tout bienfaiteur déclenche, sont des aristocrates.

Même s'ils sont en haillons.

(25) Etre civilisés, c'est être capables de critiquer ce en quoi nous croyons, sans cesser d'y croire.

(26) Rien de plus indiqué qu'une soudaine colique pour évacuer la rhétorique de celui qui péroré pathétiquement sur la «dignité de l'homme».

(28) Les anges mélomanes de la mythologie chrétienne seront remplacés, dans le paradis progressiste, par des professeurs de gymnastique.

(36) Ceux qui professent que le noble est vil finissent par prêcher que le vil est noble.

(36) L'ineptie et la niaiserie du verbiage épiscopal et pontifical nous troubleraient, nous vieux chrétiens, si nous n'avions heureusement appris, depuis tout petits, à dormir pendant le sermon.

(37) Les «cultures» ne sont pas réciproquement incompréhensibles, comme des univers séparés.

Ni mutuellement transparentes, comme si elles consistaient en propositions logiques.

Mais diaphanes et opaques à la fois, comme les individus entre eux.

(45) La poésie est l'empreinte digitale de Dieu dans l'argile humaine.

(47) A côté de tant d'intellectuels fastidieux, de tant d'artistes sans talent, de tant de révolutionnaires

stéréotypés, un bourgeois sans prétention semble être une statue grecque.

(47) Méfions-nous de ceux qui ont besoin de certificats d'origine pour prouver leur noblesse.

(54) Toute proposition universelle est fausse.
Sauf celle-ci.

(58) L'homme cultivé a le devoir d'être intolérant.

(60) Le réactionnaire plaide pour la liberté de l'esclave, afin de limiter la liberté du maître.

Le réactionnaire est moins ami de la liberté qu'ennemi de l'absolutisme.

(63) Rentier, professeur à la retraite, jeune homme sous tutelle – un intellectuel de gauche peut-il concevoir pires parasites bourgeois ?

Kierkegaard, Nietzsche, Baudelaire.

(66) Un par un, les hommes sont peut-être notre prochain, mais en troupeau, sûrement pas.

(67) Sans la philosophie, les sciences ne savent pas ce qu'elles savent.

(68) Le châtement de celui qui se cherche est qu'il se trouve.

(71) Noms propres et dates, dans une dissertation sociologique, rafraîchissent comme une oasis dans le désert.

(74) Sans un sévère entraînement épistémologique, nous ne pouvons entreprendre la conquête du droit à la superstition.

(75) Foi profonde, seule, celle du sceptique qui prie.

(76) Le type de l'idiot contemporain est caractérisé par la fougue avec laquelle il se proclame dénué de préjugés.

(76) Les intelligences moyennes gravitent naturellement vers les dissertations sociologiques.

(77) Il y a dans le marxisme des échos du romantisme allemand, comme il y a dans la cuisine des échos des conversations du salon.

(77) La plus abominable des perversions modernes est la honte de paraître ingénus si nous ne flirtons pas avec le mal.

(81) Celui qui parle de sa «génération» avoue son appartenance à un troupeau.

(84) Jusqu'à présent, toute enquête sociologique a confirmé les idées du sociologue qui l'a menée.

(88) L'humanité actuelle a remplacé le mythe d'un âge d'or passé par celui d'un futur âge de plastique.

(89) Comparé à une église romane, tout le reste, sans exception, est plus ou moins plébéien.

(89) Il suffit de considérer ce que les éditeurs publient, pour être pris de vertige en songeant à ce qu'ils refusent.

(90) Celui qui se proclame incapable de mendier m'inspire une profonde répugnance.

(91) Quand la vieillesse parvient à être belle, il n'y a pas de beauté juvénile qui la surpasse.

(99) Les dieux n'habitent que les contrées, les demeures, les âmes où l'histoire, l'humble histoire, accumule pieusement ses vieilleries.

La malédiction des œuvres modernes est qu'elles ne peuvent se fonder que sur un sol net.

Sur la roche stérile.

(109) Je n'ai pas la nostalgie d'une nature vierge, d'une nature sans la marque paysanne qui l'ennoblit, et sans le château qui couronne la colline.

Mais d'une nature préservée de l'industrialisme plébéien et des manipulations irrévérencieuses.

(111) Quand le dialogue est le seul recours, la situation est perdue.

(114) Ne donnons à personne l'occasion d'être vil.
Il en profiterait.

(120) Le marxisme, plus qu'un diagnostic, est un symptôme.

(120) Ce n'est pas au simple échec du monde moderne que nous assistons aujourd'hui, mais à l'échec de son succès.

(120) Les poèmes ne sont pas écrits pour que nous les lisions, mais pour que nous nous en souvenions.

(124) On entend par justice sociale donner à chacun ce qui ne lui appartient pas.
Alienum cuique tribuere.

(125) On ne parle de Dieu avec quelque exactitude et sérieux qu'en poésie.

(126) Inutile, comme une révolution.

(127) La société ne se civilise pas sous l'impulsion de sermons sonores, mais sous l'action catalytique de gestes discrets.

(136) Les religions meurent, mais pas les dieux. Pas même les faux.

(137) Les révolutionnaires ne détruisent, en définitive, que ce qui rendait tolérables les sociétés contre lesquelles ils se révoltent.

(138) L'historien a pour fonction et pour devoir de détruire les généralisations du sociologue.

(142) Le prolétariat tend vers la vie bourgeoise comme les corps vers le centre de la terre.

(142) L'individu se déclare membre d'une collectivité quelconque afin d'exiger au nom de celle-ci ce qu'il a honte de réclamer en son nom propre.

(143) Une stupidité ne cesse pas d'être stupide parce que quelqu'un est mort pour elle.

(148) N'essayons pas de convaincre ; l'apostolat nuit aux bonnes manières.

(154) La civilisation consiste toujours à s'habiller, pas à se déshabiller.

(155) Le spécialiste et le journaliste finissent de se partager l'héritage de la culture étranglée.

(156) Le malheur du moderne n'est pas de devoir vivre une vie médiocre, mais de croire qu'il pourrait en vivre une qui ne le soit pas.

(157) Toute œuvre d'art nous parle de Dieu.
Quoi qu'elle dise.

(157) Le monde heureusement est inexplicable.
(Que serait un monde explicable par l'homme !).

(185) Il existe aujourd'hui tant de publics différents que n'importe quel livre, aussi médiocre soit-il, trouve des illettrés qu'il séduit.

(189) L'idiot, pour être parfait, doit être un peu cultivé.

(193) Quand les règles éthiques se relâchent, les conflits psychologiques ne disparaissent pas, mais deviennent sordides.

(197) Les révolutions ne sont pas les locomotives, mais les déraillements de l'histoire.

(203) Pour nous préserver de l'abrutissement, il suffit d'éviter les conversations de jeunes et les divertissements d'adultes.

(205) Le XVIIIe siècle a légué au XIXe tout son patrimoine, sauf le bon goût.

(210) Les tissus sociaux se gangrènent, quand les devoirs des uns deviennent les droits des autres.

(212) On appelle mentalité moderne le processus de disculpation des péchés capitaux.

(213) L'esprit est la floraison du silence et de la routine.

(219) La densité démographique optimale devrait être indiquée par l'esthétique.

(222) La civilisation agonise, quand l'agriculture renonce à être un mode de vie pour devenir industrie.

(224) Les hommes, dans leur immense majorité, croient choisir, quand on les pousse.

(230) Les gens nous permettent plus facilement de mépriser leurs occupations sérieuses que leurs divertissements.

(230) Un destin bureaucratique attend les révolutionnaires, comme la mer attend les fleuves.

(232) Le révolutionnaire veut changer la donne ; le contre-révolutionnaire, le jeu.

(235) Celui qui réclame, en arguant de ses mérites, nous répugne, à nous qui mendions simplement.

(239) N'accusons pas la technique des malheurs causés par notre incapacité à inventer une technique de la technique.

(248) Nous ne savons nous comporter avec décence face au monde que quand nous savons que rien ne nous est dû.

Sans grimace douloureuse de créancier frustré.

(263) La médiocrité d'aucun triomphe ne mérite que nous nous salissions avec les qualités qu'il exige.

- (284) Les civilisations ne construisent pas leurs cloaques sous terre par hypocrisie, mais par égard pour l'odorat.
- (283) Il y a des sujets sur lesquels celui qui ne dit pas des banalités ne dit que des âneries.
- (292) Dieu a inventé les outils, le diable les machines.
- (298) L'art est le suprême plaisir sensuel.
- (300) Les réactionnaires se recrutent au premier rang des spectateurs d'une révolution.
- (304) Les civilisations diffèrent radicalement entre elles.
D'une civilisation à l'autre, cependant, les rares civilisés se reconnaissent mutuellement avec un discret sourire.
- (308) Le thème de l'écrivain authentique, ce sont ses problèmes ; celui de l'écrivain frelaté, ceux de ses lecteurs.
- (311) La capacité de survivre dans certaines conditions est une preuve de l'infériorité de celui qui y parvient.
- (324) Une brusque expansion démographique rajeunit la société et multiplie ses âneries.
- (330) Il existe des règles du bon goût, mais nous ne pouvons pas les connaître.
Nous ne pouvons que les appliquer.
- (428) «Justice populaire» est l'euphémisme pour carnage.
- (434) La prose poétique est celle qui a la densité de la bonne poésie, pas les ornements de la mauvaise.
- (440) Les révolutions ne résolvent d'autres problèmes que les problèmes économiques de leurs chefs.
- (448) Nous n'arrivons à comprendre les choses importantes qu'en apprenant peu à peu ce qu'elles ne signifient pas.
- (450) Ce dont on n'a pas hérité semble toujours plus ou moins volé.
- (452) En général, la cordialité est moins une effusion de bonté que de mauvaise éducation.
- (455) L'historien marxiste ne cherche pas pour découvrir mais pour confirmer.

(488) Le « dépérissement de l'état » et son remplacement par une libre articulation de mécanismes sociaux est ce qui s'est appelé féodalisme.

EXTRAITS du tome 1 des *NUEVOS ESCOLIOS* ... (1986)
choisis et traduits par Ph Billé

(5) Je marche dans les ténèbres.

Mais je me guide à l'odeur des genêts.

(12) Mourir en exil est la garantie que l'on n'a pas été tout à fait médiocre.

(19) La lecture est une drogue inégalable car elle nous permet d'échapper, plus qu'à la médiocrité de nos vies, à la médiocrité de nos âmes.

(25) Dans les époques aristocratiques, ce qui a de la valeur n'a pas de prix ; dans les époques démocratiques, ce qui n'a pas de prix n'a pas de valeur.

(25) Les dirigeants communistes trahissent aujourd'hui leur foi comme n'importe quel évêque.

(27) Après les maîtres d'aujourd'hui, ceux d'hier scandalisent moins.

(27) L'erreur ne consiste pas à rêver qu'il existe des jardins secrets, mais à rêver qu'ils ont des portes.

(31) Ce que dit le réactionnaire n'intéresse jamais personne.

Ni quand il le dit, car cela semble absurde ; ni au bout de quelques années, car cela semble évident.

(43) Entre amis seulement, il n'y a pas de rangs.

(44) La rhétorique est tout ce qui n'est pas strictement nécessaire à se convaincre soi-même.

(54) Parmi les écrivains impopulaires, beaucoup ne méritent pas l'hommage de l'impopularité.

(61) L'homme est une abjection capable parfois d'avoir honte.

(62) Eduquer, ce n'est pas transmettre des recettes, mais des répugnances et des ferveurs.

(63) Le moralisme rigide émousse la sensibilité éthique.

(68) L'université est l'endroit où les jeunes devraient apprendre à se taire.

(69) L'activité révolutionnaire du jeune est le rite de passage entre l'adolescence et la bourgeoisie.

(71) L'âme est une quantité qui décroît à mesure que plus d'individus se regroupent.

(72) «Etre absolument moderne» est le désir spécifique du petit-bourgeois.

(91) Sa participation à des «activités culturelles» distingue le vulgaire de l'homme cultivé.

(103) Le catholicisme, même pour le non-catholique, est plus qu'une secte chrétienne.

Le catholicisme est la civilisation du christianisme.

(111) Ce que nous découvrons en vieillissant, ce n'est pas la vanité de tout, mais de presque tout.

(113) La liberté ne mérite que le respect que mérite l'activité dans laquelle elle s'investit.

(113) Les hommes ne vivent généralement qu'au rez-de-chaussée de leur âme.

(141) L'humanité saura-t-elle un jour préférer les inventions décentes aux inventions rentables ?

(142) Le raciste se trompe en croyant qu'il existe des races pures, l'anti-raciste en croyant que les ingrédients d'une boisson n'ont pas d'importance.

(144) Aujourd'hui, peindre bien est toujours aussi difficile, peindre mal est plus facile.

(149) Le réactionnaire pur n'est pas un rêveur de passés abolis, mais un chasseur d'ombres sacrées sur les collines éternelles.

(152) Si l'on n'aspire qu'à doter d'un nombre croissant de biens un nombre croissant d'individus, sans se soucier de la qualité des individus, ni de celle des biens, le capitalisme est la solution parfaite.

(157) Plus un pays démocratique est grand, plus médiocres doivent être ses dirigeants : ils sont élus par plus de gens.

(178) Ne nous fions pas au goût de celui qui ne sait pas détester.

(181) Nous ne devons pas nous alarmer : ce que nous admirons ne meurt pas.

Ni nous réjouir : ce que nous détestons non plus.

(182) Les hommes décents, dans toute société, ne sont qu'un sous-produit marginal.

(183) La magnificence de la cathédrale gothique cherche à honorer Dieu, la pompe du baroque jésuitique à attirer le public.

(200) La vulgarité a colonisé la terre.

Ses armes ont été la télévision, la radio, la presse.

(204) Nous ne voyons rien avec clarté tant que nous n'avons pas vu de dos.

EXTRAITS du tome 2 des *NUEVOS ESCOLIOS* ... (1986)
choisis et traduits par Ph Billé

(7) Lugubre, comme un plan de développement urbain.

(7) Parmi les horreurs du communisme, il faut compter le fait de n'avoir d'autre lecture que la prose de l'écrivain de gauche.

(12) L'origine prolétarienne d'un écrivain peut lui servir d'excuse, pas de recommandation.

(13) Au bout du compte, il n'est sensé d'avoir des préférences politiques que pour des raisons esthétiques.

(17) La seule différence entre les riches et les pauvres, aujourd'hui, c'est l'argent.

(25) Impossible de convaincre l'idiot qu'il existe des plaisirs supérieurs à ceux que nous partageons avec les autres animaux.

(29) Les documents sont les fossoyeurs des généralisations historiques.

(31) La dignité du peuple juif consiste en ce qu'il est le seul peuple métaphysique de l'histoire.

(34) L'abondance de traductions a ôté à la traduction sa fonction de geste sélectif.

La traduction était l'anticipation de la postérité ; aujourd'hui, c'est une affaire éditoriale.

(41) Le chrétien sait que le christianisme boitera jusqu'à la fin des temps.

(42) L'anti-sémitisme est un ferment démocratique.

Dans la réaction, au contraire, se ramifie et se répand la notion centrale du judaïsme : la notion de créature.

(45) Dénoncer la médiocrité est de trop : le livre médiocre file sans effort de l'imprimerie à la poubelle.

(46) Ce que l'on a appelé droite, en ce siècle, n'a été qu'un cynisme opposé à l'hypocrisie de la gauche.

(47) On ne doit réclamer de privilège que pour des tiers.

(47) L'ordre est le plus fragile des faits sociaux.

(48) La simple imitation est le mobile de la plupart des comportements.

(50) La stupidité des radicalismes nous oblige presque à excuser les injustices qu'ils dénoncent.

(50) La révolution est une possibilité historique permanente.
La révolution n'a pas de causes, mais des occasions dont elle profite.

(50) Les insurrections sont des phénomènes sociaux ; la révolution est un phénomène religieux.

(51) Nous doutons de l'importance de beaucoup de vertus, tant que nous ne sommes pas tombés sur le vice opposé.

(55) Les catastrophes naturelles dévastent une région moins efficacement que l'alliance de la convoitise et de la technique.

(55) Monotone, comme l'obscénité.

(57) Le tourisme rend accessibles les sites qui ne valent la peine d'être visités que quand ils sont difficiles d'accès.

(58) Rien au monde n'égale l'insignifiance parfaite du mauvais poème.

(58) L'homme cultivé et l'homme simple ne s'intéressent qu'à ce qui les attire spontanément ; seul le demi-cultivé a des intérêts artificiels.

Le demi-cultivé est la providence du marchand de «culture».

(59) Un lecteur expérimenté flaire au premier adjectif le livre pourri.

(61) La civilisation est la somme de répressions internes et externes imposées à l'expansion informelle d'un individu ou d'une société.

(62) Le talent de certains artistes ne parvient pas à vaincre la répugnance qu'inspire la personnalité qui s'exprime dans leur œuvre.

(69) S'il existait un instinct religieux, au lieu de l'expérience religieuse, la religion manquerait d'importance.

(71) Il y a de fausses théologies, mais il n'y a pas de fausses religions.

La piété païenne d'un Xénophon, par exemple, brûle un encens acceptable au vrai Dieu.

(72) Depuis l'invention de la radio, même l'analphabétisme ne protège plus le peuple contre l'invasion des idéaux bourgeois.

(74) La presse fournit au citoyen moderne son abrutissement matinal, la radio son abrutissement méridien, la télévision son abrutissement vespéral.

(78) Celui qui a la patience de lire un livre pornographique éveille mon admiration et ma curiosité.

(82) La prière, la guerre, l'agriculture, sont les occupations viriles.

(82) L'«égalité des chances» ne signifie pas la possibilité pour tous d'être décents, mais le droit de tous à ne pas l'être.

(83) Le livre nous permet d'éviter la conversation avec les disciples.

(86) Les idées de moins de mille ans ne sont pas totalement fiables.

(88) L'homme ne communique avec un autre homme que quand le premier écrit dans sa solitude, et que l'autre le lit dans la sienne.

Les conversations sont divertissement, escroquerie ou escrime.

(93) L'âme ne s'enivre qu'avec le vin de raisins sylvestres.

(94) Le «racisme» a fait dire autant d'âneries à ses ennemis qu'à ses partisans.

(98) Un Dieu intelligible ne serait pas un Dieu fiable.

(99) Dépeupler et reboiser – première mesure civilisatrice.

(100) Entre la forêt vierge et l'agriculture industrielle, il y a un instant historique de paysage cultivé.

(100) La littérature monastique est inférieure à l'architecture monastique.

Quelque chose d'essentiel au monachisme s'exprime mieux plastiquement.

(111) En tout utopiste sommeille un agent de police.

(115) Ne lire que du latin et du grec pendant quelque temps est la seule façon de se désinfecter un peu l'âme.

(115) Le barbare ne fait que détruire ; le touriste profane.

(118) Tout mendiant est mon frère.

(119) L'«élitisme» (comme disent aujourd'hui les imbéciles) est le principe de base aussi bien des institutions que des bibliothèques.

(122) Accuser l'aphorisme de n'exprimer qu'une part de vérité revient à supposer que le discours prolixe peut l'exprimer toute entière.

(123) La Réaction a commencé avec le premier remords.

(123) Même en matière de plaisirs, nous ne devons pas accepter d'estimation égalitaire.

Le plaisir du porc est un plaisir de porc.

(127) Capitalisme et socialisme ont déjà commencé à se réconcilier en sanglotant dans les bras l'un de l'autre.

(133) Je paierais volontiers pour ne pas faire la plupart des choses que les autres payent pour faire.

(136) L'objet d'art peut être une œuvre d'art, mais en général c'est un simple diplôme de riche.

(140) L'intelligence isole ; la stupidité agrège.

(146) Dans les groupements humains, seuls s'additionnent les défauts de ceux qui se regroupent.

(148) La pure nouveauté s'invente.

L'originalité s'élabore spontanément au travers de la réminiscence et de la copie.

(150) Peu de gens remarquent le seul divertissement qui ne lasse pas : essayer, année après année, d'être un peu moins ignorant, un peu moins brut, un peu moins vil.

(154) Le chrétien passe son temps à demander pardon, le socialiste à demander qu'on le félicite.

(157) Le critique actuel n'a de repos que quand il a rendu illisible le livre qu'il commente.

(163) A part un joli jardin, tout est inférieur à nos rêves.

(172) Discipline, ordre, hiérarchie, sont des valeurs esthétiques.

(173) La difficulté croissante de recruter des prêtres doit faire honte à l'humanité, et non inquiéter l'église.

(177) Supprimer l'enseignement des lieux communs qui abondent dans les lettres latines et grecques, c'est priver l'homme de l'alphabet de la sagesse humaine.

(183) En ce siècle, nous avons vu l'avant-garde devenir un académisme.

(189) La liberté est un rêve d'esclave.

L'homme libre sait qu'il a besoin d'abri, de protection, d'aide.

(193) L'écologie est la version pastorale du dur texte réactionnaire.

(197) Nous apercevons déjà le mélange de bordel, de geôle et de cirque, que sera le monde de demain, si l'homme ne reconstruit pas un monde médiéval.

(209) L'écrivain réactionnaire doit se résigner à une célébrité discrète, puisqu'il ne peut plaire aux imbéciles.

(211) La seule prétention que j'aie, c'est de ne pas avoir écrit un livre linéaire, mais un livre concentrique.

EXTRAITS des *SUCESIVOS ESCOLIOS* ... (1992)
choisis et traduits par Ph Billé

(16) Ce qui ne semble pas d'abord faux au lecteur ne vaut pas d'être écrit.

(17) L'histoire des genres littéraires admet des explications sociologiques.

L'histoire des œuvres n'en admet pas.

(25) Un certain type d'allusion cultivée est propre au semi-cultivé.

(26) Le sens commun est la maison paternelle où la philosophie revient cycliquement, hâve et maigre.

(35) Il y a quelque chose d'absolument vil chez celui qui n'admet que des égaux, chez celui qui ne se cherche pas anxieusement des supérieurs.

(41) Réduire la littérature à la « littérature d'imagination » est un abus moderne.

Littérature est tout ce qui est écrit avec talent.

(41) Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ce que l'homme ajoutait à la nature augmentait sa beauté.

Ce qu'il y ajoute depuis lors la détruit.

(43) Dans l'état moderne, les classes aux intérêts opposés ne sont pas tant la bourgeoisie et le prolétariat, que la classe qui paye des impôts et celle qui en vit.

(43) A l'égard des diverses «cultures», il y a deux attitudes symétriquement erronées : n'admettre qu'un seul modèle culturel ; placer tous les modèles sur le même rang.

Ni l'impérialisme pétulant de l'historien européen d'hier ; ni le relativisme honteux de l'actuel.

(45) Les miracles littéraires excèdent rarement des constellations de trente mots.

(46) Revendications économiques, hostilité entre classes sociales, désaccords religieux, ne sont en général que de purs prétextes à un appétit instinctif de conflit.

(49) Idéal de l'homme moderne : acheter le plus grand nombre d'objets ; faire le plus grand nombre de voyages ; copuler le plus grand nombre de fois.

(50) Ce qui éloigne de Dieu est moins le péché que le désir de le justifier.

(50) Celui qui réclame l'égalité des chances finit par exiger que l'on pénalise le plus doué.

(51) Ce qui distingue l'homme cultivé de l'inculte, c'est sa façon d'ignorer.

(53) Il n'y a plus de classe supérieure, ni de peuple ; il n'y a qu'une plèbe pauvre et une plèbe riche.

(55) Celui qui ne recherche pas Dieu dans le fond de son âme, n'y trouve que de la boue.

(57) L'homme est un animal éduicable, du moment qu'il ne tombe pas entre les mains de pédagogues progressistes.

(60) L'individualisme est le berceau de la vulgarité.

(60) Entendre une opinion intelligente réconcilie avec la vie.

(60) Les lieux communs des lettres classiques furent les précepteurs de l'Occident.

(63) Le vice qui afflige la droite est le cynisme, et la gauche le mensonge.

(64) L'humanité est ce qu'ont élaboré dans l'animalité de l'homme la réticence et la pudeur.

(68) La société industrielle met la vulgarité à la portée de tous.

(71) La journée se compose de ses moments de silence.
Le reste est temps perdu.

(92) Tradition, propagande, hasard ou conseil choisissent nos lectures.
Nous ne choisissons que ce que nous relisons.

(93) La dignité de l'homme n'est pas dans sa liberté, mais dans le type de restrictions à sa volonté qu'il accepte librement.

(98) Etre féministe est ridicule ; mais être anti-féministe est vulgaire.

(99) Plus que l'immoralité du monde actuel, c'est sa laideur croissante qui incite à rêver de cloître.

(100) Dans des textes anodins, nous tombons soudain sur des phrases qui nous pénètrent comme une estocade.

- (101) L'inacceptable, dans les « droits de l'homme », c'est leur nom.
- (102) Ce qui préoccupe le Christ des Evangiles, ce n'est pas la situation économique du pauvre, mais la condition morale du riche.
- (103) La fonction de l'Eglise n'est pas d'adapter le christianisme au monde, ni même d'adapter le monde au christianisme, mais de maintenir un contre-monde à l'intérieur du monde.
- (103) La société chrétienne n'est pas celle où nul ne pèche, mais celle où beaucoup se repentent.
- (104) La compassion envers la multitude est chrétienne ; mais l'adulation de la multitude est purement démocratique.
- (104) Maximiser est l'impératif moderne ; optimiser est l'impératif civilisé.
- (108) La plèbe perd toujours ; les chefs de la plèbe gagnent toujours.
- (108) La police est la seule structure sociale de la société sans classes.
- (113) Même si cela indigné les historiens, l'histoire de nombreux pays manque totalement d'intérêt.
- (116) Les spectacles techniquement nommés « pour adultes » ne sont pas pour des esprits adultes.
- (116) Les résultats de la « libération » moderne nous inspirent de la nostalgie envers les « hypocrisies bourgeoises » abolies.
- (117) La grave erreur de l'Eglise ne fut pas de condamner Galilée, mais d'accorder de l'importance au problème dont il traitait.
- (128) Eduquer l'individu consiste à lui apprendre à se méfier des idées qui lui viennent.
- (130) La critique littéraire est née dans les journaux et agonise dans les universités.
- (131) Les monarques, dans presque toutes les dynasties, ont été si médiocres que l'on dirait des présidents.
- (140) La relation entre maître et serviteur, quand elle est cordiale, est une des relations humaines les plus décentes.

- (142) La pression démographique abrutit.
- (152) Toute mythologie est d'une certaine façon vraie, tandis que toute philosophie est d'une certaine façon fausse.
- (158) L'idée de traduire un poème est la dernière qui doit venir à l'esprit de celui qui l'admire.
- (162) Ce n'est pas la «créativité» que l'on doit tâcher de développer chez l'élève, mais une passivité intelligente.
- (163) Peuple est toute réunion de plus de quinze personnes.
- (163) Ecrire est souvent inévitable ; publier est presque toujours impudique.
- (163) L'état paternaliste est abominable ; la société paternaliste est admirable.
- (164) Il n'y a rien de plus dur que la servitude forcée, ni rien de plus décent et noble que la servitude volontaire et libre.
- (166) Mûrir, c'est comprendre que nous n'avions pas compris ce que nous avons cru comprendre.
- (166) Déprimant, comme un texte optimiste.
- (167) Nombreux sont les poètes qui appellent «poésie» une simple forme d'irresponsabilité intellectuelle.
- (168) Rares sont les pays qui ne méritent pas qu'un tyran les gouverne.
- (168) Trouver clairement exprimées les objections à une idée stupide, réjouit.
- (168) Les stupidités ne meurent pas, mais c'est un devoir que de les discréditer.
- (168) Seules deux choses éduquent : avoir un maître ou être un maître.
- (169) Ce qui est terrible, dans la critique d'art, c'est qu'elle conduit le critique à se croire écrivain.
- (170) Une époque civilisée ne tolère ni la poésie qui gémit, ni la prose qui crie.
- (171) La plus exacte et brève définition d'une civilisation véritable, je la trouve dans Trevelyan : A leisured class with large and learned libraries in their country seats.

(172) L'erreur du chrétien progressiste est de croire que la polémique éternelle du christianisme contre les riches est une défense implicite des programmes socialistes.

(173) Un système électoral décent serait celui qui déclarerait seuls éligibles ceux qui se refusent à solliciter qu'on les élise.

(177) Ce n'est pas seulement que l'ordure humaine s'accumule dans les villes, c'est que les villes transforment en ordure ce qui s'accumule en elles.

(184) Le pire rapport social est celui où le maître n'a pas été éduqué pour commander.

(184) Ecrire est la seule manière de prendre ses distances avec le siècle dans lequel il nous a échus de naître.

INDEX ONOMASTIQUE DES OEUVRES DE NICOLAS GOMEZ DAVILA
relevé par Philippe Billé.

La référence des citations comprend l'identification abrégée du volume original, suivie du numéro de page. Les noms classiques sont sous leur forme française. On indique entre parenthèses des allusions indirectes.

Identifications abrégées :

N : Notas (1954).
EI : Escolios ... (1977), tomo I.
EII : Escolios ... (1977), tomo II.
NI : Nuevos escolios ... (1986), tomo I.
NII : Nuevos escolios ... (1986), tomo II.
S : Sucesivos escolios ... (1992).

INDEX 1 : NOMS DE PERSONNES

Accurse. NII 92.
Achille. EI 293.
Acton. N 223. EI 352.
Addison. N 128.
Alcan. N 112.
Alexandre. N (262?), 305, 327. EI 293. EII 184.
Amiel. EI 293, 320.
Anu. S 182.
Aragon. N 42, 130. EI 182.
Aristote. N 297. S 180.
Auguste. N 316. EII 44.
Augustin (saint). EI 321.
Aulard. EII 281.
Austen (Jane). S 42.
Baal. S 182.
Bach. N 24, 84.
Bacon. N 21. NI 201.
Baius. N 338.
Balzac. N 25, 210. EI 185, 437.
Barbey. N 128.
Barnave. EI 370.
Barrès. N (30), 98, 153, 264.
Bartas (Du). NII 172.
Baudelaire. N 227. EI 168, 185, 274, 333, 349. EII 63. NII 84.
Baumgartner. N 273.
Baur. EI 415.
Beaumarchais. EII 188.
Belloc. N 29.
Benda. N 245.
Bentham. EI 81, 174.
Béranger. EI 386. NII 172.
Bergson. N 120, 211, 245. EI 185.
Berkeley. EI 250.
Bernanos. N 128.
Bernard (saint). NI 155.

Berroso. N 286.
 Binet. N 145.
 Biran. EI 320.
 Birrell. N 157.
 Blake. EI 163, 163, 257.
 Bloy. N 128.
 Boileau. N 297. S 20.
 Bonald. N 45.
 Bonneville. NII 38.
 Bossuet. N 129. EII 113. NII 85.
 Bouddha. N 20.
 Boulanger. N 189.
 Bradley. EI 185.
 Breton. N 204.
 Brunetière. N 63.
 Bultmann. EI 415.
 Burckhardt. N (279), 287. EI 428. EII 132, 373. NII 84, 212.
 Burke. N (279), 287, 306. EI 191, 262. EII 281. NI 106. NII
 10. S 126.
 Burton. NII 120.
 Calvin. EI 265.
 Castelar. N 144.
 Celse. NI 100.
 Cervantes. N 262. EI 7, 355.
 César. N 200. EII 481. NII 165.
 Chamfort. N 338.
 Chardin. N 153, 294.
 Chateaubriand. N 137, 307. EI 249. NII 67, 161. S 28.
 Cherbury. N 338.
 Chesterton. N 128.
 Christ. V Jésus.
 Cicéron. N 97, (271).
 Coleridge. N 297.
 Colette. N 153.
 Colomb. N188.
 Comte. N 43, 137, 320. EI (340). NII 84.
 Condillac. N 322.
 Condorcet. NII 31.
 Confucius. N 20.
 Conrad. N 261.
 Constant. EI 320. S 171.
 Constantin. N 194. S 154.
 Couchoud. N 327.
 Cournot. N 154.
 Daniel. NII 85.
 Dante. N 82, 262, 327. EII 21. NII 62.
 Dèce. EI 389.
 Descartes. N 21, (61), 219, 292. EI 191, 306, 432, 449. EII
 34. NII 202.
 Dilthey. N 285, 313. EI 185. NI 34.
 Dioclétien. EI 389.
 Diogène. N 202.

Diogène Laërce. EI 9.
 Dostoïevski. NII 72, 84.
 Drews. N 327.
 Drieu. N 130.
 Dryden. N 297.
 Du Bellay. N 85.
 Dubois. NII 92.
 Du Bos. N 153, 264.
 Ecclésiaste. N 97.
 Eliot. N 297, 304. EI 185.
 Eluard. EI 182.
 Engels. EI 454.
 Eschyle. EII 153.
 Esculape. N 96.
 Fauchet. NII 38.
 Feijóo. N 143, 144.
 Ferdinand le Catholique. N 188.
 Feuerbach. EI 408.
 Fichte. N 278. EI 271.
 Flaubert. N 22, (98), (137), 145. EI (5 ?), 296, 373, (408).
 NII 84.
 Fourier. EI 81.
 François de Sales (saint). EI 196.
 Frédégaire. EII 49.
 Freud. EI 174, 367.
 Froissart. EI 196.
 Galilée. N 21. EI 237. S 117.
 Gaille, de. N 189.
 George. NII 159.
 Georges (saint). EI 432.
 Geymüller. NII 212.
 Gide. N 153, 210.
 Giraudoux. N 210.
 Goethe. N 33, 262, 284, 297, 327. EI 163, 211, 310, (408). EII
 125. NI 202. NII 204.
 Goncourt. N 70, 260. EI 274.
 Goya. EI 467. EII 475.
 Grégoire VII. EI 470.
 Grotius. N 338.
 Gundolf. N 297. NII 204.
 Hamann. EI 263.
 Harnack. NII 162.
 Hazard. N 277.
 Hegel. N (192), 219, 292, 309. EI 212. EII 182, 403. NI 202. S
 (32), 170, 180.
 Heine. NII 22. S 44.
 Hélène. EI 293.
 Helvétius. EI 174.
 Héracléon. EI 458.
 Herder. EI 257.
 Hérodote. N 127, 269.
 Hervieu. N 63.

Hésiode. EI 186.
 Hofmannsthal. NII 198.
 Holbach. EI, 174.
 Hölderlin. EI 163.
 Homère. N 141, (212). EI 54, 186, 344, 434. EII 21, 54, (460).
 NII 161.
 Hopkins. N 27.
 Horace. N 138, 297. S 20.
 Hugo. N 219.
 Huizinga. NII 34.
 Humboldt. S 171.
 Hume. EI 283, 309, 379. EII 34.
 Irénée (saint). EI 458.
 Isaïe. N 20.
 Isocrate. N 97. NII 176.
 Jacob. EI 155, 382.
 Jansénius. N 338.
 Jean (saint). N 94. EI 418, 458.
 Jésus, Jésus-Christ, le Christ. N 26, 279, 280, 302, 328. EI
 207, 227, 233, 278, 313, 345, 349, 374, 399, 409. EII 10,
 17, 82, 90, 96, 104, 128, 129, 166, 221, 243, 268, 351,
 407. NI 100. NII 31, 47, 52, 58, 63, 137. S 102, 148, 180.
 Johnson. N 128. NII 204.
 Justin (saint). EI 458.
 Justinien. N 108.
 Kant. N (231), (280), 292, (316). EI 276, 306. NII 202. S 86,
 184.
 Keats. N (220).
 Kierkegaard. EI 168, 349, (379). EII 25, 34, 63, 113. NII 84.
 S 43.
 Knox. EI 265.
 Labé. N 95.
 La Bruyère. N 29, 97.
 Laclos. N 210. NII (23).
 Lamarck. N 219.
 Lamartine. N 304. EI 352. NI 201.
 Lamb. N 157.
 Lamennais. EI 386. EII 192. NI 149.
 Lanson. N 304.
 Lao-Tseu. N 20.
 Larbaud. N 203.
 La Rochefoucauld. N 135. EI 253.
 Las Casas. EI 426.
 Lawrence. EII 302.
 Lazare. EI 274.
 Le Batteux. N 272.
 Léautaud. N 309.
 Lefebvre. EII 281.
 Leibniz. N (234), 322. NII 76.
 Leontiev. NII 72.
 Lessing. EII 52.
 Locke. NII 85.

Louis XIV. N 316. EII 125.
 Louis XVI. N 189. EI 339. NI 201.
 Louis-Philippe. EI 352.
 Louÿs. N 168.
 Lucrece. N (227).
 Luther. EI 429.
 Machaut. NII 172.
 Machiavel. N 188.
 Mac-Mahon. N 189, 197.
 Mahavira. N 20.
 Maine de Biran. N 263.
 Maistre (Joseph de). N 128, 333. EI 158. NII 28.
 Mallarmé. N 27, 211, 227, 293. EI 277, 293, 434.
 Malraux. N 130.
 Malthus. EI 137.
 Marthe. EI 274.
 Marx. N 137, 192, (279), (312), 322, (323), 333. EI 137, 174,
 227, 229, 250, 263, 289, 367, 453, 454. EII 67, 204, 231,
 281, 369, 480. NII 83.
 Mathiez. EII 281.
 Mauriac. N 30.
 Maurras. NI 151.
 Meinecke. S 170.
 Meineke?. N 277.
 Mercier. NII 38.
 Mérimée. N 285, 326.
 Merlin. NII 92.
 Meyerson. N 28, (219).
 Michelet. EI 352. NI 190.
 Michel-Ange. NI 168. NII 28.
 Mill. S 34, 171.
 Milton. N 82, (337). EI 296. NII 62.
 Mirabeau. N 200.
 Montaigne. EI 278, 428. NI 15. NII 120, 204.
 Montesquieu. N 211. NII 32.
 Montherlant. N 130, 142.
 Morgan. N 219.
 Morley. EII 21.
 Möser. NI 106, 170.
 Nag Hammadi. NII 170.
 Napoléon. N (25), 200.
 Napoléon III. N 191.
 Natorp. N 120.
 Neruda. EI 182.
 Newman. EI 168, 309.
 Nietzsche. N 22, 26, 137, 208, (209). EI 9, 197, 211, 379. EII
 25, 34, 63, 77, 113, 150. NI 169, 190. S 180.
 Norden. NII 162.
 Núñez de Arce. N 144.
 Ockham. NII 51.
 Ortega y Gasset. N 142.
 Paine. NI 26.

Pasamonte (Ginés de). NII 165.
 Pascal. N 48, 128, (144), 327. EII 494. NI 15. S (126).
 Pater. EI 349. NII 198.
 Paul (saint). E 418. NII 85.
 Paulus ?. N 302.
 Péguy. N 21.
 Pétain. N 189.
 Pétrarque. EI 9. EII 189.
 Philippe II. N 143.
 Picasso. EII 475. NI 168.
 Pierre (saint). EI 418.
 Platon. N 36, (61), (120), 165, (227), (242), (265), (294),
 321, 329. EI 178, 243, 262, 276, 306, 310, 386. EII 54. NII
 10, 202.
 Plutarque. N 97, (156). S 163.
 Poe. N 227.
 Pöhlmann. NII 162.
 Pontard. NII 38.
 Pope. EI 257. S 20.
 Popper. S 170.
 Porphyre. NI 100.
 Pouchkine. NII 72.
 Procope. N 108.
 Prométhée. EI 163, 228.
 Proust. N 21, 70, 85, 210. NII 159, 161, 204. S 42.
 Pseudo-Plutarque. N 162.
 Quevedo. N 262.
 Quincey. N 82.
 Quintilien. N 164.
 Râ. S 182.
 Rabelais. N 144.
 Racine. N 82, 84, 219, (220). EI 366, 464.
 Ranke. EII 62. S 170.
 Read. N 289.
 Reichshoffen. EII 196.
 Reimarus. EI 415.
 Renan. N 30, 127. S 81.
 Restif. NII 38.
 Retz. N 307.
 Ricardo. N (192).
 Rimbaud. EI (394), 434.
 Rivarol. N 142. NI 106.
 Rohde. NII 162.
 Ronsard. N 85.
 Rousseau. N 338. EI 185, 290. EII 302. NII 10, 191.
 Ruskin. NII 84.
 Sade. N 314, 315. EI 174. EII 7,26. NI 195.
 Saint-Evremont. N 211.
 Saint-Just. EII 148.
 Saint-Simon. N 307. EI 253.
 Saint-Victor (Adam de). EII 112.

Sainte-Beuve. N 127, 134, 203, 297. EI 165, 345. EII 192, 373.
NII 204. S (13).
Saintsbury. N 164.
Sand. N 25.
Sartre. EI 174.
Saül. EI 197.
Schelling. EI 185. NII 72.
Schopenhauer. EI 339. EII 182, 283.
Schürer. NII 162.
Sénèque. S 163.
Shakespeare. N 262. EI 9, 366, 464. EII 21, (488).
Shelley. N 84.
Soboul. EII 281.
Socrate. N 36, (235). EI 19. EII 34. NII 95, 121.
Sophocle. N 82. EII 113.
Spinoza. EI 415.
Staël. N 137, 338.
Steele. N 128.
Stendhal. N 135, 210, 264. NII 161.
Strauss. N 302.
Sully Prudhomme. NII 172.
Sviatoslav. N 194.
Taine. N 30, 210, 287, 323. EI 263. S 173.
Tchaadaïev. NII 72.
Temple (William). EI 191, 253.
Thersite. EI 434.
Tertullien. N 127. EI 458. NII 51.
Théodose. N 194.
Theognis. N 104.
Thérèse, sainte. N 327.
Thibaudet. N 297.
Thomas, saint. EII 105.
Thomas d'Aquin. N 233.
Thoreau. EII 302.
Thucydide. EII 132.
Tocqueville. EI 23. S 144, 171.
Tolstoï. EII 302.
Trevelyan. S 171.
Ulpian. NII 200.
Valéry (Paul). EI 9, 277.
Vigny. EI 163.
Virgile. EI (366).
Wilamowitz. NII 162.
Wilde. NII 198.
Winckelmann. NII 174.
Wordsworth. EI 163.
Wörth. EII 196.
Wundt. S 169.
Xénophon. NII 71.
Yahvé. EI 389.
Yeats. EI 54, 163, 434. NII 159.
Zeller. NII 162.

Zeus. S 182.

INDEX 2 : NOMS DE LIEUX.

Abyssinie. EI 394.
Acarnanie. NII 147.
Afrique. N 188.
Alger. N 188.
Allemagne. N (278), (285), (306), (329), (335). EII 9.
Amérique(s). N (102-103), 188, 195, (322). EI 212, 426. EII
21, 149, 289. NII 15.
Amérique du Sud. N (260), (280), (292), (303).
Angkor. N 280.
Angleterre. N 29, 188, (307).
Aragon. N 188, 195.
Arcadie. EII 43.
Asie. N 194, (254).
Athènes. EI 241, 359.
Australie. N (166), 303.
Borobodur. N 280.
Bosphore. N 194.
Byzance. N 194.
Cap. N 188.
Capri. N 307.
Casablanca. N 188.
Castille. N 186.
Chalcédoine. NII 58. S 54.
Charleville. EI 394.
Chartres. N 130. EI 218.
Chine. N (194), 254, 255, 272, 273, (310). EII 41.
Colombie. N (153), (255), (313).
Corinthe. NII 157.
Cyrénaïque. N 188.
Damas. EI 197.
Delphes. NII 12.
Emmaüs. EII 281.
Ephèse. NII 157.
Espagne. N 143, 144, (148), 188, 191, 195, (262), (280),
(311), (326). EI 394.
Etats-Unis. N 24, 195, 196, (255).
Etolie. NII 147.
Europe. N 143, 184, 185, (189), 191, 254, 260, 303. EI 244. S
152.
Florence. EI 218.
France. N (143-144), (156), (185), 186, 187, 189, 196, (211),
(254), (278), (306), 316, (326), (329). EI 386.
Genève. EI 265.
Gobi. N 255.
Grèce. N (182), (187). EI 133, 246. NII 130, 190.
Grenade. N 188.
Hoang-Ho. N 198.

Israël. EI 372.
 Italie. N (187), 188, 190, (254), 305.
 Ithaque. N 212.
 Jardin des Carmes. EII 231.
 Jauja. EII 366.
 Jérusalem. NI 78.
 Judée. EI 67. EII 117.
 Kiev. N 194.
 Latran. EII 261.
 Lhassa. N 280.
 Lisboa. EI 280.
 Lorette. EII 256.
 Macédoine. N 259.
 Maroc. N 188.
 Milan. N 135.
 Nara. N 280.
 Nicée. S 54.
 Nil. N 198.
 Nitrie. EII 261.
 Palmyre. NI 40.
 Paris. N 184, 185.
 Perse. N 255.
 Port-Royal. N 186, 203.
 Rambouillet. N 144.
 Rhin. N 306.
 Rome. N 95, 97, 187, 194, (307), 316. EI 400, 411. NI 155. NII
 29.
 Russie. N 188, 193, 194, 196, (255). EII 41.
 Samothrace. N 84.
 Santa Fe (de Bogotá). NII 135.
 Sénégal. N 188.
 Si-gnan : N 255.
 Sparte : EI 241, 293, NII 165.
 Thermopyles : N 269, NI 53.
 Tyr : NI 202.
 Vaux-le-Vicomte : EII 372.
 Vendée : N 339, NII 16.
 Venise : N (307).
 Yougoslavie : N (194).
 Yun-Kang : N 280.

QUELQUES REMARQUES SUR LES SCOLIES DE GOMEZ DAVILA
par Philippe Billé

La principale œuvre de Nicolás Gómez Dávila, ne serait-ce que par la dimension, est la suite de recueils initiée en 1977 avec les deux tomes des *Escolios a un texto implícito*, poursuivie en 1986 avec deux tomes de *Nuevos escolios...*, et achevée en 1992 par un dernier volume de *Sucesivos escolios...* La parenté des titres et l'analogie du contenu indiquent assez qu'il s'agit d'une seule œuvre, publiée en trois livraisons, dont la première seule fut dotée d'épigraphe.

Ces ouvrages se présentent comme des recueils de textes fort brefs, généralement limités à quelques lignes, souvent constitués d'une seule phrase. L'auteur y expose sa philosophie réactionnaire, sa nostalgie de la féodalité médiévale, ses objections à la modernité, au marxisme et à la démocratie. Cependant, loin de limiter ses réflexions au domaine politique, il s'exprime également sur des domaines aussi divers que la théologie, l'architecture, l'urbanisme, la psychologie ou la pédagogie.

Le programme génétique des scolies de Dávila est résumé dans ce vœu : «Tâchons que notre phrase, au lieu d'être le premier pas d'un discours, soit le dernier geste d'une idée» (N.I.44). Ce parti pris de n'énoncer que des aboutissements, ou des conclusions, en s'épargnant de lourdes démonstrations, est encore explicité dans divers propos de l'auteur.

Le choix de la forme brève répond, d'une part, à l'option artistique d'un écrivain qui constate avec prudence que «Les miracles littéraires excèdent rarement des constellations de trente mots» (S.45), et que la charge esthétique d'un texte ne saurait être proportionnelle à sa longueur.

Ce choix satisfait, d'autre part, aux préoccupations morales d'un auteur soucieux de bienséance envers son lecteur, considérant que «L'écrivain bien élevé tâche de se limiter au nécessaire» (E.I.238) et qu'il convient donc d'«Ecrire bref, pour conclure avant de lasser» (E.I.45).

Mais le choix de la forme brève correspond aussi, plus profondément, à la conviction qu'un système philosophique est nécessairement faux : «Cohérence et évidence s'excluent» (E.I.357), que «La vérité est une somme d'évidences incohérentes» (E.I.89) et ne peut se révéler que par éclats : «Il y a mille vérités, l'erreur est une» (E.I.15). Toute tentative d'assembler ces éclats en système est donc vaine : «L'idée développée en système se suicide» (E.I.103) car «La déduction philosophique est l'art de transformer une observation exacte, mais limitée, en un système global, mais faux» (E.II.9).

* * *

Les scolies de Gómez Dávila ne sont pas réparties en chapitres thématiques, ni même simplement numérotées comme le

sont, du moins dans leurs éditions modernes, la plupart des recueils de maximes ou de pensées. Elles se présentent comme une suite ininterrompue de propositions sans ordre apparent, et que rien n'oblige à lire selon la succession des pages. C'est en ce sens que l'auteur peut déclarer : « La seule prétention que j'aie, c'est de ne pas avoir écrit un livre linéaire, mais un livre concentrique » (N.II.211). Cette disposition n'est pas forcément un désagrément pour le lecteur, mais il faut convenir qu'elle ne facilite guère le retour au texte. Qui voudra se reporter à une scolie, qu'il n'aura pas pris le soin de noter, risque de se trouver désorienté parmi les milliers d'autres, qui ne sont ni classées ni référencées. L'usage s'est établi, parmi les commentateurs, de tenir les premières éditions pour canoniques, et de se référer aux scolies en indiquant le volume et la page d'où elles proviennent, chaque page en portant rarement plus d'une demi-douzaine. La constitution de quelques index ouvrirait des voies de pénétration commodes.

* * *

Dans les premiers des *Escolios*, Gómez Dávila fait une déclaration surprenante selon laquelle : «Le lecteur ne trouvera pas d'aphorismes dans ces pages. Mes brèves phrases sont les touches chromatiques d'une composition pointilliste» (E.I.11). Probablement y a-t-il un excès délibéré dans la formulation, le propos visant moins à refuser la légitime désignation d'aphorismes, employée çà et là par l'auteur lui-même, qu'à insister sur la dynamique collective de pensées, que rien pourtant n'interdit de considérer séparément.

Le propre terme de «scolie», qui a la préférence de Dávila, veut aussi dénoncer l'aspect indépendant de ses énoncés, non plus dans leurs rapports réciproques, mais cette fois-ci avec des énoncés antérieurs. De même que, selon l'auteur, «La vie n'écrit ses meilleurs textes que dans les appendices et dans les marges» (S.73), de même il a choisi de n'écrire que des scolies, ou plus exactement de ne nous présenter ses écrits que comme des scolies, des notes marginales à un texte précédent.

A quel texte? La formule énigmatique du titre, évoquant un mystérieux «texte implicite», suscite diverses interprétations.

Francisco Pizano de Brigard paraît s'en faire une idée bien précise, quand il affirme dans sa «*Semblanza de un colombiano universal*» (1988, p 12) que le texte implicite est constitué par les pages 61 à 100, portant sur la démocratie, du volume de *Textos* qu'avait publié Dávila lui-même en 1959.

Selon une autre hypothèse, évoquée par José Miguel Oviedo (1991) puis par Franco Volpi (2001, p 169), le texte implicite ne serait pas un texte rédigé antérieurement par Dávila, mais au contraire celui qu'il n'a pas écrit, le système

philosophique auquel il a renoncé pour lui préférer la vérité en miettes des scolies.

Une troisième possibilité est de concevoir, comme l'ont fait Pizano dans l'article déjà cité, et plus tard Oscar Torres Duque (1995, p 36 & 48), que le texte en question est l'ensemble de la production culturelle de l'Occident, les scolies de Dávila étant alors le fruit des méditations suscitées par ses vastes lectures.

* * *

Deux caractéristiques physiques des éditions originales des *Escolios* apparaissent d'emblée à qui les feuillette, et se sont maintenues d'un recueil au suivant avec trop de constance, pour n'avoir pas dépendu de la volonté de l'auteur, mais cependant n'ont pas toujours été respectées dans les rééditions et dans les traductions.

La première est que les scolies ont été disposées sur le papier de façon à ne jamais s'achever sur la page du verso, ni même sur celle en vis-à-vis, mais toujours sur la même où elles ont débuté. On peut y voir le souci du confort du lecteur, aussi bien que de l'intégrité des textes, dont on n'a pas voulu que la lecture soit perturbée par des aléas de mise en page.

La seconde caractéristique est que les mots et les membres de phrases en langues étrangères, qui à la lecture s'avèrent assez nombreux dans le texte, ne sont pas composés selon l'usage en italique, mais en romain comme le reste de l'énoncé. Cette homogénéité typographique donne aux pages un aspect austère, qui sied aux ouvrages d'un auteur pour qui «Il faut écrire à voix basse» (E.II.232).

Le recours fréquent à ces citations en d'autres langues témoigne assez explicitement de ce que de nombreuses scolies empruntent ou se réfèrent aux différents auteurs, pas toujours nommés, que Dávila a lus dans le texte grec, latin, français, anglais ou allemand.

La scolie la plus surprenante, sous ce rapport, est celle qui, à la page 163 des *Sucesivos escolios*, est entièrement rédigée dans une langue étrangère, le français : «Je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez et qu'ils s'échaudent à injurier Sénèque en moi.» La phrase déconcerte d'autant plus qu'elle ne se présente pas, dans le livre, encadrée de guillemets à façon d'une citation, mais sans, comme si elle était l'expression directe de l'auteur.

A la vérité, les lecteurs de Montaigne auront reconnu en elle une phrase des *Essais*. De toute évidence, il ne s'agit pas là d'un plagiat pur et simple, mais plutôt d'un simulacre de plagiat, car même s'il n'y a pas de guillemets, le maintien du texte en français suggère assez qu'il n'a pas été rédigé par le Colombien. On pourra se demander pour quelle raison Dávila a choisi Montaigne pour réaliser cette plaisanterie dont les scolies ne présentent pas d'autre exemple.

On remarquera tout d'abord, à ce sujet, que Dávila ne cache pas son attachement particulier au philosophe bordelais, dont il n'hésite pas à déclarer, en certaine occasion, qu'il le tient pour un de ses deux «saints patrons», l'autre étant l'historien suisse Burckhardt (E.I.428). Mais on comprendra mieux l'intention de Dávila en se reportant au contexte originel de la phrase. Elle provient du second livre des *Essais*, plus précisément du chapitre X, intitulé «Des livres». Montaigne y avoue humblement, que lorsque d'autres ont déjà exprimé ce que lui-même ne peut «si bien dire», il recourt volontiers à la citation, comme peuvent le constater ses lecteurs. Mais il précise en outre qu'il a «à escient ommis parfois d'en marquer l'auteur», afin de dérouter les détracteurs, qui croyant l'attaquer s'en prendraient inconsidérément à des autorités classiques. On comprend ainsi que Dávila s'est amusé à procéder avec Montaigne comme celui-ci avait fait avec d'autres, et qu'il a choisi pour cela précisément la phrase où le procédé se trouve indiqué. On peut par ailleurs supposer qu'en reprenant cette phrase, Dávila donne une indication utile à la compréhension de ses propres œuvres.

(Article paru en 2003 dans *Studia daviliana*)

APUNTES A LOS ESCOLIOS DE NICOLAS GOMEZ DAVILA
par Philippe Billé

La principal obra de Nicolás Gómez Dávila, aunque sólo sea por su extensión, es la colección iniciada en 1977 con los dos tomos de *Escolios a un texto implícito*, continuada en 1986 con dos tomos de *Nuevos escolios...*, y acabada en 1992 por un último volumen de *Sucesivos escolios...* El parentesco de los títulos y la analogía del contenido indican suficientemente que se trata de una sola obra, publicada en tres entregas, de las cuales sólo la primera fue dotada de epígrafes.

Estas obras se presentan como colección de textos muy breves, generalmente limitados a algunas líneas, a menudo constituídos de una sola frase. En ellos el autor expone su filosofía reaccionaria, su nostalgia de la feudalidad medieval, sus objeciones a la modernidad, al marxismo, a la democracia. No obstante, lejos de limitar sus reflexiones al dominio político, se expresa igualmente sobre dominios tan diversos como la teología, la arquitectura, el urbanismo, la psicología o la pedagogía.

El programa genético de los escolios de Gómez Dávila está resumido en este voto : "En lugar de primer paso de un discurso, tratemos que nuestra frase sea último gesto de una idea" (N.I 44¹). Esta toma de partido que consiste en no enunciar sino resultados, o conclusiones, ahorrándose pesadas demostraciones, es todavía explicitada en diversas declaraciones del autor.

La elección de la forma breve responde, por un lado, a la opción artística de un escritor que constata con prudencia que "Los milagros literarios rara vez exceden constelaciones de treinta palabras" (S. 45), y que la carga estética de un texto no necesariamente es proporcional a su extensión.

Esta elección satisface, por otra parte, las preocupaciones morales de un autor atento al decoro para con el lector, considerando que "El escritor bien educado trata de limitarse a lo necesario" (E.I 238) y que conviene luego "Escribir corto, para concluir antes de hastiar" (E.I 45).

Pero la elección de la forma breve corresponde también, más profundamente, a la convicción de que un sistema filosófico es necesariamente falso : "Coherencia y evidencia se excluyen" (E.I 357), que "La verdad es una suma de evidencias incoherentes" (E.I 89) y no puede revelarse sino por fragmentos : "Hay mil verdades, el error es uno" (E.I 15). Toda tentativa de reunir esos fragmentos en sistema es entonces vana : "La idea desarrollada en sistema se suicida" (E.I 103), pues "La deducción filosófica es el arte de transformar una observación exacta, pero limitada, en un sistema comprensivo, pero falso" (E.II 9).

¹ Las iniciales entre paréntesis hacen referencia a las primeras ediciones de los *Escolios* así : *Escolios a un texto implícito*, tomos I y II, Instituto Colombiano de Cultura, Bogotá, 1977 (E. I y E. II) ; *Nuevos escolios a un texto implícito*, tomos I y II, Procultura, Bogotá, 1986 (N. I y N. II) ; *Sucesivos escolios a un texto implícito*, Instituto Caro y Cuervo, Santafé de Bogotá, 1992 (S.).

* * *

Los escolios de Gómez Dávila no están repartidos en capítulos temáticos, ni incluso simplemente numerados como lo están, al menos en sus ediciones modernas, la mayor parte de colecciones de máximas o de pensamientos. Se presentan como una sucesión ininterrumpida de proposiciones sin orden aparente, y que nada obliga a leer según la sucesión de páginas. Es en ese sentido que el autor puede declarar : "La única pretensión que tengo es la de no haber escrito un libro lineal, sino un libro concéntrico" (N.II 211). Esta disposición no es forzosamente un sinsabor para el lector, pero hay que reconocer que no facilita el retorno sobre el texto. Quien quiera volver a un escolio, sin haber tenido el cuidado de anotarlo, corre el riesgo de perderse entre los otros miles, que no están ni clasificados ni referenciados. Se ha establecido el uso, entre los comentadores, de tener las primeras ediciones por canónicas, y de referirse a los escolios indicando el volumen y la página de donde provienen, habiendo rara vez por página más de media docena. La constitución de algunos índices abriría vías de penetración cómodas.

* * *

Entre los primeros *Escolios*, Gómez Dávila hace una declaración sorprendente según la cual "El lector no encontrará aforismos en estas páginas. Mis breves frases son los toques cromáticos de una composición 'pointilliste' " (E.I 11). Probablemente hay un exceso deliberado en la formulación, buscando menos el rechazar la legítima designación de aforismos, empleada aquí y allá por el autor mismo, que el insistir sobre la dinámica colectiva de pensamientos, que con todo nada prohíbe considerar separadamente.

El propio término de "escolio", que tiene la preferencia de Gómez Dávila, quiere también denunciar el aspecto independiente de esos enunciados, ya no en sus relaciones recíprocas, sino esta vez con enunciados anteriores. Al igual que según el autor "La vida escribe sus mejores textos en apéndices y márgenes" (S. 73), él ha elegido no escribir sino escolios, o más exactamente no presentarnos sus escritos sino como escolios, notas marginales a un texto precedente. ¿A qué texto? La fórmula enigmática del título, evocando un misterioso "texto implícito", suscita diversas interpretaciones.

Francisco Pizano de Brigard parece hacerse una idea bien precisa cuando afirma en su "*Semblanza de un colombiano universal*"² que el texto implícito está constituido por las páginas 61 a 100, a propósito de la democracia, del volumen de *Textos* que había publicado Gómez Dávila mismo en 1959.

² In *Revista del Colegio Mayor de Nuestra Señora del Rosario*, LXXXI, n° 542, *Homenaje a Nicolás Gómez Dávila*, Bogotá, abril-junio 1988, p. 12.

Según otra hipótesis evocada por José Miguel Oviedo³ y por Franco Volpi⁴, el texto implícito no sería un texto redactado anteriormente por Gómez Dávila, sino al contrario, el que él no escribió, el sistema filosófico al cual renunció prefiriendo la verdad en trizas de los escolios.

Es de concebir una tercera posibilidad, como lo han hecho Pizano en el artículo citado y más tarde Oscar Torres Duque⁵, que el texto en cuestión es el conjunto de la producción cultural de Occidente, siendo entonces los escolios de Gómez Dávila el fruto de las meditaciones suscitadas por sus vastas lecturas.

* * *

Dos características físicas de las ediciones originales de los *Escolios* aparecen de golpe a quien los hojea, y se han mantenido de una colección a la otra con demasiada constancia, para no haber dependido de la voluntad del autor, pero sin embargo no siempre han sido respetadas en las reediciones y en las traducciones.

La primera es que los escolios han sido dispuestos sobre el papel de manera a nunca acabarse sobre el reverso de la página ni en la de al lado, sino siempre sobre la misma donde han comenzado. Ahí se puede ver tanto el afán por el confort del lector como por la integridad de los textos, a los que se ha querido evitar una lectura perturbada por el azar de la paginación.

La segunda característica es que las palabras y los miembros de frases en lenguas extranjeras, que a la lectura resultan bastantes numerosas en el texto, no están compuestas como se estilaba en itálicas, sino en romano como en el resto del enunciado. Esta homogeneidad tipográfica da a las páginas un aspecto austero, que sienta a las obras de un autor para quien "Hay que escribir en voz baja" (E.II 232).

El recurso frecuente a esas citas en otras lenguas da testimonio muy explícitamente de que numerosos escolios toman préstamos o se refieren a los diferentes autores, no siempre nombrados, que Gómez Dávila ha leído en el texto griego, latín, francés, inglés o alemán.

El esolio más sorprendente a ese propósito es el que, en la página 163 de *Sucesivos escolios*, está enteramente redactado en una lengua extranjera, el francés : "Je veux qu'il donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez et qu'ils s'échaudent à injurier Sénèque en moi". La frase desconcierta tanto más por cuanto no se presenta enmarcada entre comillas a

³ *Breve historia del ensayo hispanoamericano*, Alianza, Madrid, 1991, p. 150-151.

⁴ « *Un angelo prigionero nel tempo* », nota final a *In margine a un testo implicito*, Piccola Biblioteca Adelphi, Milán, 2001, p. 169. (Traducido al español en la selección de *Escolios* publicada por Villegas Editores, 2001, pp. 491-500).

⁵ « Nicolás Gómez Dávila : la pasión del anacronismo », in *Boletín cultural y bibliográfico*, XXXII, n° 40, Biblioteca Luis Angel Arango, 1995, pp. 36-48.

la manera de una citación, como si fuera la expresión directa del autor.

En realidad, los lectores de Montaigne habrán reconocido en ella una frase de los *Ensayos*. Evidentemente no se trata de un plagio puro y simple, sino más bien de un simulacro de plagio, pues, incluso si no hay comillas, el francés a lo largo del texto sugiere bastante que no ha sido redactado por el colombiano. Podremos preguntarnos por qué razón Gómez Dávila escogió a Montaigne para realizar esta broma de la que los escolios no presentan otro ejemplo.

A este propósito se notará en primer lugar que Gómez Dávila no esconde su apego particular al filósofo de Burdeos, del que no vacila en declarar, en cierta ocasión, que lo tiene por uno de sus "santos patronos", siendo el otro el historiador suizo Burckhardt (E. I 428). Pero se comprenderá mejor la intención del autor si se tiene en cuenta el contexto original de la frase. Esta proviene del segundo libro de los *Ensayos*, más precisamente del capítulo X, intitulado "De los libros". Aquí Montaigne confiesa humildemente que cuando otros ya han expresado lo que él mismo no puede "decir tan bien", él recurre gustoso a la citación, como lo pueden constatar los lectores. Pero además precisa que él ha "a veces, omitido conscientemente señalar el autor", con el fin de despistar a sus detractores, que creyendo atacarlo estarían agrediendo inconsideradamente a autoridades clásicas. Se comprende así que Gómez Dávila se haya divertido procediendo con Montaigne como él lo había hecho con otros, y que haya escogido precisamente la frase en la que el proceder se encuentra indicado. Por lo demás, se puede suponer que al tomar esta frase Gómez Dávila da una indicación útil para la comprensión de sus propias obras.

(Traducción de «Quelques remarques sur les scolies de NGD» parue dans la revue *Estudios de Literatura Colombiana*, n° 15, Medellín : Universidad de Antioquia, julio-diciembre 2004, p 173- 177)

Les rares commentateurs de Gómez Dávila l'ont déjà comparé à nombre de penseurs, aphoristes ou non. Parmi eux, Franco Volpi a brièvement évoqué une figure peu connue, celle de l'écrivain uruguayen, mais principalement francophone, Albert Caraco (1919-1971). Selon Volpi, le «pessimisme exaspérant» et «l'intransigeance (des) jugements» rapprocheraient Caraco et Dávila, cependant que la «foi lumineuse» du second l'opposerait à l'«amertume» du premier. Cette comparaison sans doute est fertile. On pourrait sans peine établir, au-delà des différences de psychologie, plusieurs oppositions entre les deux hommes, depuis certaines options philosophiques fondamentales, Dávila se réclamant d'un catholicisme que Caraco flétrissait avec la plus grande virulence, jusqu'à de plus légères questions de goût : la nostalgie de Dávila, par exemple, est principalement tournée vers l'Occident médiéval, celle de Caraco vers la culture française des XVIIe et XVIIIe siècles. Sur de multiples points, cependant, le lecteur ne peut manquer de remarquer la coïncidence de vue entre Nicolas et Albert, parfois jusque dans les termes employés. Je présente ci-dessous quelques phrases comparables, touchant :

- le petit-embourgeoisement : «la race des seigneurs est à jamais éteinte, noblesse enfin n'oblige plus personne, on est entre valets...» (*Ma confession*, Lausanne : L'Age d'Homme, 1975, p 125) et «Il n'y a plus de haute classe ni de peuple, il n'y a qu'une plèbe riche et une plèbe pauvre» (N.II.53).

- les mérites de l'humanité : «La liberté la plupart des humains ne la méritent pas...» (*Le semainier de l'agonie*, L'Age d'Homme, 1985, p 287) et «Rares sont les pays qui ne méritent pas qu'un tyran les gouverne» (S.168).

- la valeur de Jean-Paul Sartre : «Sartre... ses brouillons énormes et tous indigestes...» (*Semainier de l'agonie*, p 250) tandis que Dávila le range dans «le canon classique de mes impossibilités absolues» (E.I.174).

- l'optimisme : «Quels sont les plus méchants des hommes ... ce sont les optimistes...» (*Semainier de l'agonie*, p 247) et «Déprimant, comme un texte optimiste» (S.166).

- la sexualité de l'âge mûr : «après quarante ans les rapports me paraissent assez ridicules» (*Semainier de l'agonie*, p 234) et «La chasteté, une fois la jeunesse passée, relève, plus que de l'éthique, du bon goût» (E.II.90).

- les troupeaux humains : «où plusieurs douzaines se réunissent, l'esprit déménage...» (*Semainier de l'agonie*, p 127) et «L'âme est une quantité qui décroît à mesure que plus d'individus se regroupent» (N.I.71).

- l'utilité des révolutions : «la plupart des révolutions sont inutiles ... les abus changent de camp au lieu de disparaître» (*Semainier de l'agonie*, p 43) et «Inutile, comme une révolution» (E.II.126).

- les lettres classiques : «le mieux est de bourrer les jeunes gens de grec et de latin, de lettres et d'histoire, le

reste n'acheminant qu'à la barbarie et ne leur dérouillant l'intelligence» (*Semainier de l'agonie*, p 32) et «Ne lire que du latin et du grec pendant quelque temps est la seule façon de se désinfecter l'âme» (N.II.115).

- l'autre : «Sitôt que l'on est deux, la tricherie commence...» (*Semainier de l'agonie*, p 26) et «Où il y a deux, il y a trahison» (E.II.260).

- la surpopulation : «nous rendre heureux, cela requiert un général dépeuplement ... Moins d'enfants, je vous prie, de moins en moins d'enfants, c'est le premier devoir...» (*Semainier de l'agonie*, p 21 & 24) et «Dépeupler et reboiser – première mesure civilisatrice» (N.II.99).

- le jardin : «Si l'on m'interrogeait sur la nature de mes préférences, je dirais humblement que je ne haïrais pas d'avoir une maison pourvue d'un jardin...» (*Semainier de l'an 1969*, *L'Age d'Homme*, 2001, p 151) et «A part un beau jardin, tout est inférieur à nos rêves» (N.II.163).

- le tourisme : «Hors les spectacles et l'amour, il n'est peut-être rien au monde que j'abomine plus que les voyages et doublement depuis qu'il est des voyageurs par millions, c'est l'invasion des Barbares, laquelle entraînera la profanation des sites et des monuments...» (*Semainier de 1969*, p 143) et « Le barbare ne fait que détruire ; le touriste profane » (N.II.115).

- l'ascension sociale : «monter ne prouve pas que l'on soit à sa place, une fois arrivé» (*Semainier de l'agonie*, p 21) et «Nous ne réprouvons pas le capitalisme parce qu'il suscite l'inégalité, mais parce qu'il favorise l'ascension de types humains inférieurs» (E.I.128).

Bien d'autres pourraient s'y ajouter.

QUESTIONS A JUAN GUSTAVO COBO BORDA.

CUANDO Y COMO CONOCIO USTED A NICOLAS GOMEZ DAVILA ?

Lo conocí, supongo, a mediados de la década del 70. Gracias a ese generoso amigo que es Alvaro Mutis, en alguna de sus atropelladas, fugaces e inolvidables visitas aéreas por Bogotá. Quedo la costumbre de visitarlo en su casa de 30.000 libros después de la cena. Allí, como en la anécdota de Maquiavelo, me revestía con ropajes más dignos para escuchar los oráculos. Un whisky, quizás. El mirar algunas de sus ediciones, desde Walter Scott completo hasta los inverosímiles poemas cursis de Robert de Montesquiou, elogiados sin pudor por un Proust arribista que quería colarse en los salones. Mejor hubiera sido no recibirlo : los demolio con su pluma.

Y así podríamos pasar horas y horas. Se sentía orgulloso descendiente de José Asunción Silva, el poeta colombiano, pero no confiaba demasiado en este país improvisado, de pícaros de poca monta y promesas siempre trucas. Quizás por ello, como buen escolar, ponía sus pensamientos, uno tras otro, en fila, en cuadernis infantiles, con lápiz con borrador, para así quitar, tachar, suprimir. Era un diálogo directo con la mejor tradición. Un diálogo no enturbiado por la deformación universitaria ni por la falsa intimidación europea hacia estos indígenas subdesarrollados. De tu a tu, con elegancia e ironía.

COMO FUERON SUS RELACIONES?

Era un hombre cordial y sobre todo, cariñoso. Su familia, sus nietos, y algunos probados amigos, con cuyos deslices se divertía. El caso, por ejemplo, de Mario Laserna, político conservador y fundador de la Universidad de los Andes, quien se afilió al movimiento guerrillero M-19 para ser senador. Nicolás, resignado, se limitó a preguntarle: «Cuanto pagaste?»

CUANDO Y COMO CONOCIO USTED LOS «ESCOLIOS»? COMO SE DECIDIO SU PUBLICACION?

Con mi compulsiva manía de editor, ya desde el primer momento de nuestra relación quería divulgarlos. Había leído algunos en Mito, presentados por el inolvidable Hernando Téllez, publique otros en Eco, y por fin en 1977, gracias al respaldo de Gloria Zea, de quien era asistente de la dirección en el Instituto Colombiano de Cultura, el milagro de esos dos tomos de 477 y 500 páginas respectivamente. Esa fue mi verdadera escuela y mi auténtica universidad, incluido el post-grado : recibir las voluminosas carpetas, llevarlas a la Editorial Andes, y corregir, feliz, noche tras noche, las pruebas. «Tache, tache, don Juan Gustavo, que uno escribe tantas bobadas».

Montaigne y Burckhardt. La salvación de las almas convertida en turismo y souvenirs. La retórica adocenada de la política progresista. El respeto apasionado por la luz inclemente y justa de la poesía. El orden feudal y las trampas

pueriles de la democracia. Cuando llegué a Buenos Aires, en el 83, los dialogos con Borges, en su apartamento de Maipu y en el Hotel Dora, me dieron la inquietante impresion de estar ante dos almas afines : el pensar como una estética de la gracia y de la risa. Ante ellos todos los turbios «idola fori» rodaban por el piso.

Lo curioso fue, cuando los editamos, en un Instituto dedicado a la nefanda tarea de divulgar la cultura, la reaccion de la gente. No sabian qué hacer. Seleccioné algunos de los mas urticantes para publicar en el Tiempo, el diario colombiano de mas circulacion, con una nota de presentacion y el director de las «Lecturas dominicales», Carlos Villar Borda, los edito con una aclaracion suya : el periodico no se hacia responsable de lo que pudiera pasar por culpa de ese reaccionario subversivo. No habia duda : acertamos con este fuego graneado en contra de todas las mentiras que nos circundan. El mercado, la promiscuidad, el erotismo : la rentable mentira. Pero, claro esta, habia algo mas. Esa bomba de tiempo que con los anos irradiaria en Colombia primero, luego en Alemania, Italia, Espana. Un fantasma recorre el mundo : se llama Nicolas Gomez Davila.

SABE SI EXISTE ALGUN ORDEN SECRETO EN LOS «ESCOLIOS» DE NICOLAS GOMEZ DAVILA?

El orden secreto con que la inteligencia interna de un cuadro atrae formas y colores hacia ese centro radiante que lo estructura con firmeza pero a la vez lo deja libre para que la mirada del espectador lo abarque, desde un unico punto de vista, o se recree en detalles, angulos, percepciones imprevistas. Ya don Nicolas hablaba del puntillismo. Esa acumulacion de certezas validas en si mismas, sin el tedio de la prueba, sin el lastre de la bibliografia academica, terminan por erigir una catedral, donde la luz de los vitrales, descompuesta en miles de fragmentos, arma un cuerpo macizo y hospitalario. En el podemos asilarnos, al huir de las pestes que nos circundan. De las tontas prepotencias imperiales, de cualquier signo, y de la pérdida infinita de confianza en esa oracion llamada poesia. Allí podemos encontrar un orden : el orden de una sensibilidad racional, y de una mente devota, siempre lucida y admirativa, incluso ante la sempiterna boberia.

CREE QUE «SUCESIVOS ESCOLIOS A UN TEXTO IMPLICITO» ES LO ULTIMO QUE GOMEZ DAVILA ESCRIBIO?

El siempre tenia un cuaderno a mano. Pienso que debe quedar algo: el placer inagotable y reconfortante de su infinita lectura.

QUAND ET COMMENT AVEZ-VOUS CONNU NICOLAS GOMEZ DAVILA ?

Je l'ai connu, je pense, au milieu des années 70. Grâce à ce généreux ami qu'est Alvaro Mutis, lors d'une de ses tumultueuses, fugaces et inoubliables visites aériennes à Bogotá. J'ai pris l'habitude d'aller lui rendre visite après le dîner, dans sa maison aux 30.000 livres. Alors, comme dans l'anecdote de Machiavel, je me préparais aussi dignement que possible pour aller écouter ses oracles. Un whisky à la main, peut-être. J'examinais quelques uns de ses livres, allant des œuvres complètes de Walter Scott aux invraisemblables poésies mièvres de Robert de Montesquiou, louées sans pudeur par un Proust arriviste qui voulait s'introduire dans les salons. Ils auraient mieux fait de ne pas l'accueillir : il les a démolis avec sa plume. Nous pouvions passer ainsi des heures ensemble. Il se sentait fier de descendre du poète colombien José Asunción Silva, mais il n'estimait pas beaucoup ce pays improvisé, de fripons sans envergure et aux promesses jamais tenues. C'est peut-être pour cette raison que, comme un bon élève, il notait ses pensées, alignées l'une après l'autre, sur des cahiers d'écolier, avec un crayon et une gomme, pour pouvoir retirer, effacer, supprimer. C'était un dialogue direct avec la meilleure tradition. Un dialogue qui n'était troublé ni par la déformation universitaire, ni par la fausse intimidation européenne envers les indigènes sous-développés. Un dialogue intime, avec élégance et ironie.

QUELLES FURENT VOS RELATIONS ?

C'était un homme cordial, et surtout affectueux. Sa famille, ses petits-enfants, quelques amis fidèles, dont les faux-pas l'amusaient. Le cas, par exemple, de Mario Laserna, politicien conservateur et fondateur de l'Universidad de los Andes, qui s'était affilié au mouvement guerrillero M 19 pour devenir sénateur. Nicolás, résigné, s'est contenté de lui demander : «Combien as-tu payé?»

QUAND ET COMMENT AVEZ-VOUS CONNU LES *ESCOLIOS* ?

Avec ma manie compulsive d'éditeur, j'ai voulu les diffuser dès les premiers moments de notre relation. J'en avais lu quelques uns dans la revue *Mito*, présentés par l'inoubliable Hernando Téllez, j'en ai publié d'autres dans la revue *Eco*, et enfin, en 1977, grâce à l'appui de Gloria Zea, dont j'étais l'assistant à la direction de l'Instituto Colombiano de Cultura, il y a eu le miracle de ces deux tomes de 477 et 500 pages. Ce fut ma véritable école, ma véritable université, mon véritable doctorat : recevoir les volumineux dossiers, les porter à l'Editorial Andes, et avoir le bonheur de corriger les épreuves, nuit après nuit. «Supprimez, supprimez, don Juan Gustavo, j'écris tellement d'âneries». Montaigne et Burckhardt. Le salut des âmes converti en tourisme et souvenirs. La rhétorique vulgaire de la politique progressiste. Le respect passionné envers la lumière inclémente et juste de la poésie. L'ordre féodal et les pièges puérils de la démocratie. Lorsque je suis arrivé à Buenos

Aires, en 1983, mes dialogues avec Borges, dans son appartement de Maipu et à l'hôtel Dora, m'ont donné l'impression inquiétante d'avoir affaire à deux âmes sœurs : la pensée comme esthétique de la grâce et du rire. Devant eux les douteuses *idola fori* roulaient à terre. Ce qu'il y eut de curieux, lorsque nous éditâmes les *Escolios*, dans un Institut consacré à l'exécrable tâche de divulguer la culture, ce fut la réaction des gens. Ils ne savaient que faire. J'ai sélectionné quelques uns des *escolios* les plus irritants pour les publier dans *El Tiempo*, le principal quotidien colombien, avec une note de présentation. Le directeur du supplément *Lecturas dominicales*, Carlos Villar Borda, les a passés en déclarant que le journal déclinait toute responsabilité quant aux conséquences possibles des propos de ce réactionnaire subversif. Il n'y avait pas de doute : nous avions fait mouche avec ce feu roulant contre les mensonges nous entourant. Le marché, la promiscuité, l'érotisme : le mensonge rentable. Mais bien sûr il y avait plus. Cette bombe à retardement allait irradier, au fil des ans, d'abord en Colombie, puis en Allemagne, en Italie, en Espagne. Un spectre hante le monde : il s'appelle Nicolás Gómez Dávila.

SAVEZ-VOUS S'IL EXISTE QUELQUE ORDRE SECRET DANS LES ESCOLIOS?

L'ordre secret par lequel l'intelligence interne d'un tableau ordonne formes et couleurs autour du centre irradiant qui le structure fermement, mais qui en même temps laisse le regard du spectateur libre de l'embrasser d'un seul point de vue, ou de le recréer à partir de détails, d'angles ou de perceptions imprévus. Don Nicolás parlait déjà de pointillisme. Cette accumulation de certitudes valables par elles-mêmes, sans l'ennui de la démonstration, sans le poids de la bibliographie académique, finit par former une cathédrale, dans laquelle la lumière des vitraux, décomposée en milliers de fragments, constitue un corps massif et hospitalier. Nous pouvons nous y réfugier pour fuir les pestes qui rôdent. Les stupides prétentions impériales, de tout bord, et l'infinie perte de confiance en cette prière nommée poésie. Nous pouvons trouver là un ordre : l'ordre d'une sensibilité rationnelle, et d'un esprit pieux, toujours lucide et étonné, y compris devant la sempiternelle idiotie.

PENSEZ-VOUS QUE LES SUCESIVOS ESCOLIOS SOIENT LA DERNIERE CHOSE QUE GOMEZ DAVILA AIT ECRITE ?

Il avait toujours un carnet à la main. Je pense qu'il doit rester quelque chose, outre le plaisir inépuisable et réconfortant de son infinie lecture.

(Propos recueillis par Philippe Billé, par téléfax, septembre 2003)

UNE VISITE CHEZ NICOLAS GOMEZ DAVILA
par Martin Mosebach

Dans le nord de Bogotá, au bord d'une rue bruyante empruntée par de nombreux autobus, une maison de style Tudor, pâle et bien proportionnée, se tient sous des eucalyptus déplumés. Les petits carreaux des fenêtres semblent faux. Dans la pénombre du salon, les habitants se sont réunis pour accueillir un des rares visiteurs étrangers. Ordonnés de façon hiérarchique, les fils, la fille et les belles-filles, les petits-enfants et arrières-petits-enfants entourent le maître de maison qui se tient debout parmi eux au fond. Et bien que courbé, il les surplombe tous. C'est la maisonnée de l'octogénaire don Nicolás Gómez Dávila.

«L'endroit où je vis ne m'importe plus, depuis que j'ai vu mourir les grandes maisons en ruine, et les vastes champs déserts de mon enfance se couvrir d'immondices industrielles et humaines.» Cette phrase provient d'une oeuvre presque inconnue, une suite de livres qui ont été conçus au cours des soixante dernières années dans la bibliothèque de la maison de la rue Carrera 11.

L'oeuvre est d'une simplicité antique : il n'y a aucune lettre, aucun poème, ni aucun article. Les titres pourraient, en raison de leur neutralité, être l'invention d'un bibliothécaire, qui enregistre des manuscrits anonymes: *Notas*, *Textos*, et l'oeuvre la plus importante, la série des aphorismes *Escolios* (scolies), *Nuevos escolios* et *Sucesivos escolios a un texto implícito*. Tous ces ouvrages ont été imprimés à compte d'auteur ou dans des éditions si limitées qu'ils sont presque introuvables en Amérique du Sud. Les *Escolios* et les *Nuevos escolios* sont cependant disponibles dans une anthologie allemande sous les titres *Einsamkeiten* (solitudes) et *Auf verlorenen Posten* (depuis une position perdue). A quoi s'ajoute le dernier ouvrage, paru sous le titre *Aufzeichnungen des Besiegten* (mémoires du vaincu). Pour évaluer l'influence de ces éditions, il suffit de se souvenir du *Anschwellenden Bocksgesang* (*Le chant tragique monte*) de Botho Strauss, dans lequel certaines des tournures et des pensées de Gómez Dávila sont reconnaissables.

«La littérature grecque a essentiellement été une littérature coloniale.» - Avec cette constatation d'histoire littéraire, Gómez Dávila donne en même temps un indice pour aborder son oeuvre. Les *Scolies* sont les pensées d'un Européen, qui s'adresse au continent d'origine depuis les colonies. Gómez Dávila n'a jamais cessé de considérer sa patrie comme le plus malheureux cas pour une colonie, une colonie laissée libre, bien qu'il soit l'arrière-arrière-petit-fils d'Antonio Nariño, qui le premier traduisit la *Déclaration des droits de l'homme* en espagnol et par là même contribua à déclencher la lutte de libération sous les ordres de Simón Bolívar. «La Colombie n'existe pas», dit Dávila, et l'on peut lire dans les *Scolies* : «Le problème de base de

toute ancienne colonie: le problème de la servitude intellectuelle, de la tradition nécessaire, de la spiritualité subalterne, de la civilisation inauthentique, de l'imitation contrainte et honteuse, s'est résolu pour moi de la manière la plus simple: le catholicisme est ma patrie.» [E.I.179]

Ce qui se dit de cette patrie est souvent commenté d'une manière contradictoire. Déjà Metternich avait constaté, dans une lettre adressée à Donoso Cortés, que le mot «catholicisme» a un sens beaucoup plus large que l'expression «église catholique».

Et la décadence de l'église hiérarchique et sacramentelle après le Concile de Vatican II a rendu encore plus difficile de définir la place d'un catholique traditionaliste. «Je suis un catholique soumis», dit Gómez Dávila, et il ne peut que semer l'embarras dans la hiérarchie d'une église moderne qui aime bien parler de «Christ majeur». «L'Eglise se meurt» continue-t-il en inclinant la tête. «Nous devons être seuls avec Dieu. La prière est le seul acte intelligent.» En tout cas, d'un point de vue biographique, c'est d'abord la France qui a marqué le jeune Dávila, si bien qu'il dit encore aujourd'hui: «La France m'a formé». En 1919 le père, un *hacendado*, banquier et propriétaire d'une grosse entreprise de tapis, emmena son fils de 6 ans à Paris. Les bagages comptaient déjà à l'époque deux caisses de livres: ses lectures préférées étaient l'*Illiade* et un livre sur Charlemagne. Une maladie jamais diagnostiquée épargna à l'enfant la fréquentation de l'école publique. Le père engagea des philologues classiques et des philosophes pour lui donner des cours privés. A l'âge de vingt ans, Gómez Dávila quitta l'Europe, où il ne revint qu'une fois la Seconde Guerre mondiale terminée, à l'occasion d'un voyage.

Il faudrait être totalement insensible au charme de vieux livres précieux pour ne pas succomber à la force d'attraction de la bibliothèque de Nicolás Gómez Dávila. Les petites fenêtres laissent juste percer une lumière tamisée, des sièges en cuirs disposés symétriquement montent la garde sur le tapis bleu et rouge, et devant le foyer condamné de la cheminée trône un poêle à gaz. Du sol au plafond s'alignent, habillées de parchemin, de peau de porc ou de maroquin rouge, les plus belles éditions de Venise, d'Amsterdam ou de Paris. Un libraire viennois, venu s'établir il y a soixante ans à Bogotá, raconte Gómez Dávila, l'a beaucoup aidé à réunir les pièces de la bibliothèque.

Le visiteur allemand est un peu déconcerté de voir que le vieil homme, dans un premier temps, regarde sans comprendre lorsque les noms d'Ersnt Jünger et Justus Möser sont cités, et qu'ensuite, lorsqu'un ami lui glisse les mots clés *Stahlgewitter* et *Osnabrück*, l'écrivain démontre une connaissance de l'ensemble d'œuvres parfois restées dans l'ombre. L'intérêt porté à Justus Möser n'est pas un hasard. Gómez, qui a appris l'allemand pour pouvoir lire Goethe et Nietzsche, Burckhardt et Heidegger, et qui dans ses *Scolies*

décrit la finesse de la prose scientifique allemande du 19^{ème} siècle, réserve à Möser l'un des plus grands titres de noblesse qu'il puisse octroyer: il nomme cet ennemi de l'absolutisme baroque «le premier réactionnaire des temps modernes».

Le lecteur non averti peut être surpris devant ce compliment. Il est évident que le terme «réactionnaire» n'est pas utilisé ici dans son acception politique habituelle. Du fait du caractère poétique de cet aphoriste, il convient d'insérer ses pensées dans un psychogramme des penseurs, ainsi elles ne paraissent pas être des réflexions tombées du ciel, mais bel et bien les expressions d'un être vivant. A la question «qui parle?», Gómez Dávila, lorsqu'il ne dit pas «moi», répond souvent «le réactionnaire». «J'ai choisi ce terme parce qu'il ne jouit d'aucun prestige dans aucun parti». Par-dessus tout il ne veut pas être un conservateur. «Le réactionnaire ne devient conservateur que dans les époques qui ont quelque chose de digne d'être conservé» [E.II.52], et «les conservateurs actuels ne sont rien d'autre que des libéraux maltraités par la démocratie.»

Parce que le «réactionnaire» ne veut pas voir son adversaire disparaître mais bien plus rendre visible l'ordre secret inhérent à toute créature vivante, il peut souhaiter pour sa contre-figure ceci : «La plus grande sagesse du réactionnaire serait de trouver une place même pour le démocrate».

Celui qui détache de telles phrases de l'ingénieux entrelacs de la série des *Scolies* pour les laisser agir isolément ou pour s'y confronter, celui-là court le risque d'éveiller la fascination ou l'indignation, mais certainement pas de transmettre une juste impression de « ce territoire jalousement gardé dans la pénombre », comme le romancier Alvaro Mutis a désigné l'œuvre de Gómez Dávila. Dans ces *Scolies*, on a moins affaire à enseignement transmis sous la forme de paradoxes aphoristiques qu'à une oeuvre d'art, une «composition pointilliste», comme l'auteur le dit lui-même [E.I.11]. «Seuls conspirent contre le monde actuel ceux qui propagent en secret l'admiration de la beauté.» [E.II.444] Une beauté du moyen juste, «la description d'une courbe avec le moins de tangente possible», est le but de son travail sur le corps du texte. Les différentes sentences vont souvent chercher leur origine dans de longs essais, dans lesquels la pensée naît, et que de toujours nouvelles méditations réduisent lentement à une ou deux phrases, comme un alambic produit peu à peu un alcool pur.

Dans un environnement où l'on s'entretue pour un rien, mais où l'on n'aurait jamais l'idée de bannir l'ennemi intellectuel et de lui infliger la *damnatio memoriae*, un tel effort peut surprendre, quand le résultat dérange, voire même courrouce. García Márquez, qui a beaucoup de respect pour Gómez Dávila, a dit: «Si je n'étais pas communiste, je penserais exactement comme Gómez Dávila.»

«L'écrivain qui n'a pas torturé ses phrases torture son lecteur» [E.II.109], ou «La phrase doit avoir la dureté de la pierre et le tremblement du feuillage» [E.I.253], sont moins des exigences à l'égard d'autres écrivains qu'une description de son propre travail. Il est sûrement significatif que ce ne sont pas des philosophes au sens strict du terme qui ont influencé la formation des *Scolies*. Dans leur élégance formelle se réfléchissent plus le savoir-faire d'un Baltasar Gracián, le sens baudelairien de la culpabilité et de l'enfer, et la stoïque maîtrise de soi d'un Marc Aurèle.

Un prêtre, un poète et un soldat, dans l'œuvre desquels la philosophie est étroitement liée à la religion et à la littérature, telles sont les parentés spirituelles de Nicolás Gómez Dávila, qui au cours de sa longue vie n'a exercé aucun de ces métiers, ni d'ailleurs aucun autre. Il reçoit son hôte sur le même fauteuil orné d'un tissu de tapis aux motifs orientaux sur lequel il s'asseyait déjà jeune homme, quand après le dîner il accueillait ses amis. Dans ces occasions, il se laissait volontiers raconter des commérages; sur ce point aussi il ressemble aux grands aphoristes du passé dont les sentences souvent agissaient comme la conclusion psychologico-abstraite d'un cas scandaleux ou risible. Il ne s'est absolument pas coupé de la vie mondaine dans le style colonial de Bogotá. Gómez fut longtemps le président du Jockey-Club formé sur le modèle parisien, qui rassemble la vieille oligarchie du pays et qui n'a jamais encore autorisé un acte politique dans ses murs. La jambe rigide du vieil homme a aussi une origine chevaleresque : son cheval s'emporta alors que Gómez avait mis son poncho sur sa tête, pour se protéger du vent et allumer une cigarette.

La longue vie de son père a été une circonstance heureuse pour Gómez Dávila, qui a ainsi pu transmettre à son propre fils les biens hérités, sans avoir à en assurer lui-même la gestion. «La culture ne consistera jamais à remplir le temps libre du travailleur, parce qu'elle est seulement le travail de l'oisif», et cet oisif prend son travail trop au sérieux, comme si celui-ci l'avait captivé.

Après les années de la guerre civile et de la dictature, laquelle commença en 1948 et en réalité n'a jamais fini, on lui proposa le poste de chef de l'Etat et plus tard des postes d'ambassadeur à Londres et à Paris. Mais ces honneurs ne pouvaient l'attirer. «La politique est l'art du possible. C'est pourquoi elle n'est d'aucun intérêt à certaines époques.» Ses amis respirèrent: Gómez Dávila aurait sûrement été un mauvais président, disent-ils aujourd'hui. Il a bien décrit les lois de la rhétorique démocratique et le démocratique «*Do ut des*», mais jamais il n'aurait pu les appliquer. Dans le salon de la maison est suspendu le portrait d'un homme en froc noir : Don José Solís Folch de Caradona, vice-roi de la Nouvelle-Grenade, un régent particulièrement habile et aimé, qui après huit années de pouvoir se fit conduire à un cloître franciscain dans son carrosse de gala,

paré de ses habits de fonction, dans lesquels le peintre colonial baroque Gutiérrez l'immortalisa, pour y prononcer ses vœux comme frère laïc. Il personnifie certainement cette version du roi-philosophe qui est la plus au goût de Gómez Dávila.

Le «sacré» de Gracián influence souverainement la société courtisane de son temps, le «dandy» de Baudelaire offense grossièrement les bourgeois optimistes libéraux, le réactionnaire de Gómez Dávila a comme objectif d'être invisible. Son présent est le lieu où toutes les grandes oeuvres de la littérature vivent simultanément ensemble et forment un ordre, que modifie et perfectionne chaque nouvelle oeuvre. Le «réactionnaire» ne regarde pas seulement son propre siècle. Il voit que Virgile se considérait comme l'élève d'Homère et que Dante voulait être celui de Virgile, si bien que le pouls de la poésie du siècle peut battre à un rythme millénaire.

«Le démocrate s'étonne quand il se rend compte de l'insolite coalition qui le menace, quand il découvre que le classicisme de Sophocle s'allie, pour le condamner, au romantisme de Kierkegaard. Quand il voit pactiser dans cette entreprise la pompe épiscopale de Bossuet et l'athéisme dionysiaque de Nietzsche.» [E.II.113] Les coalitions inhabituelles sont un motif récurrent dans la pensée de Gómez. Il semble être pour lui plein de charme de découvrir des alliés secrets chez des ennemis déclarés. Le catholique espagnol Gómez Dávila conserve respectueusement la version originale russe de l'œuvre de Constantin Leontiev, qu'il ne connaît, contrairement à son usage, qu'à travers les traductions. Au-dessus du nom en caractères cyrilliques de cet «Eurasien» orthodoxe russe, qui était aussi un critique du libéralisme occidental, Gómez a mis une célèbre citation en latin de Pétrarque. Celui-ci, qui ne savait pas le grec, avait écrit sur son édition grecque d'Homère: «Je me réjouis à la seule vue du livre, je le presse souvent sur mon coeur et je soupire: ô toi grand homme, comme je t'aurais écouté avidement». Une telle relation d'amour avec les mots imprimés prouve que les livres peuvent être pour leur amant plus vivants que des êtres humains, lorsque l'auteur arrive à y mettre sa substantifique moelle. L'«*aggregator librorum multorum*» déclinant et enterré dans la poussière de sa bibliothèque, devient ainsi le flâneur curieux sur une agora baignée de soleil et remplie de voix.

Il est impossible de condenser dans les limites étroites d'une doctrine, une oeuvre qui souvent semble se composer des questions et des réponses entre ces voix. Gómez Dávila fait tout pour duper ceux qui réclament une quintessence théorique. «Lassée de glisser sur la pente commode des opinions hardies, l'intelligence s'aventure enfin dans le territoire broussailleux des lieux communs.» [E.I.125] Par là même, toute tendance à l'originalité est prématurée. Mais s'agit-il vraiment chez Gómez de faire du lieu commun le but de sa

pensée? Et surtout s'agit-il de pensées isolées et non de pensées hiérarchisées? Le rang d'une pensée lui semble être aussi important que la question du bien et du mal, du vrai ou du faux, du beau ou du laid. Quelle est la mesure de cette échelle de rangs?

T.S. Eliot a utilisé dans un essai sur la désormais inaccessible *Vita nuova* de Dante une expression, qui définit le plus simplement le fond des *Scolies*. *La Vita nuova* appartient en effet à la littérature visionnaire, mais comporte aussi un sens pratique et anti-romantique de la réalité: ne rien attendre de la vie et des êtres humains que ce qu'ils peuvent donner; et pour ainsi vouloir ce que la vie ne peut donner, regarder vers la mort. Cette attitude interne de la *Vita nuova*, Eliot l'appelle «la philosophie catholique de la désillusion». Cela ne pourrait-il pas être aussi un sous-titre aux volumes des *Scolies* de Gómez Dávila ?

Cette idée a plu à l'auteur. Il était devenu muet, après plusieurs années d'une grave maladie. Un ami écrivit que «don Nicolás n'était plus là que pour ses interlocuteurs privilégiés». Mais rien de lui n'était perdu, sa présence avait bien plus l'effet d'un vieux vin devenu buvable, dégrisant et enivrant à la fois. Et quand parfois il tardait à répondre, c'était comme si un trop plein d'associations d'idées l'empêchait de se décider pour une seule option. Ce qui était encore capable de l'étonner, c'était la réception de son œuvre en Allemagne : le pays de la continuelle rébellion contre la civilisation romaine, le lieu de naissance de l'Idéologie, le plus américain des pays européens, mais aussi le pays dont la photographie du Kaiser était accrochée au-dessus du lit de Gómez enfant. Gómez explique avoir toujours aimé l'Allemagne, et il se tait poliment devant une tentative d'expliquer l'intérêt de l'Allemagne pour son œuvre ; en fait, c'est elle qui sent le mieux ce qui peut l'aider. Et lorsque, peu de temps avant sa mort, il reçut quelques lignes d'adhésion d'Ernst Jünger, ce fut comme si un cycle de cette vie s'était conclu.

Nicolás Gómez Dávila s'est éteint le 17 mai 1994 à Santafé de Bogotá.

(Article «*Auf verlorenem Posten : der kolumbianische Aphoristiker Gómez Dávila*», in *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 11 décembre 1993, traduit de l'allemand par Brice Calsapeu)

QUESTIONS A ALVARO MUTIS

CUANDO Y COMO CONOCIO USTED A NICOLAS GOMEZ DAVILA ?

Lo conocí en 1954 en el Jockey Club de Bogotá, donde los dos éramos socios. Me lo presentó el ensayista y narrador Hernando Téllez, colombiano de ilustre memoria. Ese día Nicolás me regaló un ejemplar de su libro *Notas*, editado por él, y que contiene sus primeros aforismos o escolios.

SE VEIAN FRECUENTEMENTE ?

Seguimos viéndonos casi cada semana y se entablo entre nosotros un afecto y una amistad esenciales y siempre presentes en mí.

CONOCIO USTED LOS ESCOLIOS ANTES DE SU PUBLICACION ?

Nicolás me obsequió los dos tomos del original de imprenta de *Escolios* a un texto implícito, con una dedicatoria que me acompaña hasta mi último día : « Para Alvaro Mutis con el cariño del que más lo quiere de todos los amigos que tiene. Nicolás ». Esta obra se publicó en marzo de 1977. Siguió, luego, posteriores ediciones de la obra con nuevos escolios.

SABE USTED COMO ORDENO GOMEZ DAVILA LA SUCESION DE LOS ESCOLIOS ?

Hasta donde recuerdo, Nicolás no estableció orden ninguno en la sucesión de los *Escolios*, que fueron surgiendo al azar de sus reflexiones, lecturas e inspiración.

SABE USTED SI EL TENIA UN SISTEMA PERSONAL DE LOCALIZACION, CUANDO QUISIESE REFERIRSE A UNO DE SUS PROPIOS ESCOLIOS ?

No sé de sistema alguno que usara Nicolás para localizar uno de sus escolios. Lo que sí recuerdo es que le venía a la mente en forma inmediata y precisa y así lo ubicaba en el volumen correspondiente.

QUAND ET COMMENT AVEZ-VOUS CONNU NICOLAS GOMEZ DAVILA ?

Je l'ai connu en 1954, au Jockey Club de Bogotá, dont nous étions tous les deux membres. Il me fut présenté par l'essayiste et nouvelliste Hernando Téllez, un Colombien d'illustre mémoire. Ce jour-là, Nicolás m'a offert un exemplaire de son livre auto-édité *Notas*, qui contient ses premiers aphorismes ou scolies.

VOUS RENCONTRIEZ-VOUS FREQUEMMENT ?

Nous avons continué à nous voir presque chaque semaine, et il s'est établi entre nous une affection et une amitié essentielles, qui sont toujours présentes en moi.

AVEZ-VOUS CONNU LES SCOLIES AVANT LEUR PUBLICATION ?

Nicolás m'a offert les deux tomes de l'édition originale des *Escolios a un texto implícito* avec une dédicace qui m'accompagnera jusqu'à mon dernier jour : «Pour Alvaro Mutis, avec l'affection de celui de ses amis qui l'aime le plus.» Cette œuvre a été publiée en mars 1977. D'autres recueils d'*Escolios* ont paru plus tard.

SAVEZ-VOUS COMMENT GOMEZ DAVILA A ETABLI L'ORDRE DE SUCCESSION DES *ESCOLIOS* ?

Autant que je m'en souviens, Nicolás n'a établi aucun ordre dans la succession des *Escolios*, qui ont surgi progressivement au hasard de ses réflexions, de ses lectures et de son inspiration.

SAVEZ-VOUS S'IL AVAIT UN SYSTEME PERSONNEL DE LOCALISATION, QUAND IL VOULAIT SE REPORTER A L'UNE DE SES PROPRES SCOLIES ?

Je ne sache pas qu'il ait eu un quelconque système pour localiser ses scolies. Ce dont je me souviens bien, c'est qu'il était capable de se rappeler immédiatement et précisément la place d'une scolie, et donc de la retrouver dans le volume correspondant.

(Propos recueillis par Philippe Billé, sur e-mail, juin 2003)

NICOLAS GOMEZ DAVILA LE REACTIONNAIRE NON-CONFORMISTE
par Fernando Savater.

L'œuvre de Gómez Dávila se compose de milliers d'aphorismes, qu'il appelait «scolies à un texte implicite» et qu'il présentait comme des notes en marge d'un système philosophique qu'il n'a jamais écrit. Cet ensemble monumental, secret et provocant, constitue quelque chose comme une «esthétique de la résistance» aux idéologies et aux modes de vie dominants dans la société moderne, du point de vue d'un réactionnaire déclaré qui, par ses magistrales insolences («Les trois ennemis de l'homme sont le démon, l'Etat et la technique») peut déconcerter aussi bien la droite que la gauche traditionnelles.

Pour commencer, je dois dire que les fondements sous-jacents à la pensée de Nicolás Gómez Dávila me sont parfaitement étrangers. En outre, si l'on peut se risquer à des affirmations métaphysiques catégoriques, je crois qu'ils sont complètement faux. La conception ultra-catholique de la réalité comme alibi positif d'un scepticisme radical, la vieille et obstinée querelle contre la démocratie (si anti-historique, puisque dans l'idée de démocratie se conjuguent le meilleur de la Grèce et le meilleur du christianisme occidental), la délectation à dénoncer les idéaux des Lumières comme l'Egalité, la Justice, le Progrès etc (dont aucun n'oblige à une foi aveugle puisque, comme Gómez Dávila lui-même nous l'a dit, «Etre civilisé, c'est être capable de critiquer ce en quoi nous croyons, sans cesser d'y croire») ... toutes ces conceptions fondamentales me paraissent inconsistantes et ne m'inclinent donc à aucune sympathie. Je dirais même que lorsqu'elles affleurent dans l'un des rarissimes aphorismes de Gómez Dávila qui relèvent de la *bêtise* qu'il détestait, j'éprouve un certain soulagement : par exemple, quand il dit que «Même la droite de n'importe quelle droite me semble encore trop à gauche».

En effet, il est rassurant pour un progressiste – et je ne peux que me définir comme tel, au-delà des strictes démarcations de la gauche et de la droite – de tenir pour inacceptables les conclusions que tire un réactionnaire militant de ses pré-supposés idéologiques. Le problème est que dans le cas de Gómez Dávila, cette concordance rassurante est l'exception et non la règle. La plupart du temps, les aphorismes du penseur colombien sont cruellement justes, et aussi valides selon mes propres pré-supposés que selon les siens, si contraires.

D'où l'aspect contradictoire et presque invivable de ma passion pour Gómez Dávila: je ne partage aucun de ses axiomes, mais je suis d'accord avec la plus grande part de ce qu'il en déduit. Surtout et bien plus quand il nie et rejette, que quand il affirme. Ce qui ne manque pas d'intérêt car, comme il l'a lui-même écrit, «Beaucoup de doctrines valent moins par les vérités qu'elles apportent, que par les erreurs qu'elles

réfutent». J'insiste sur ce point, car je n'admire pas ses scolies seulement pour la splendeur de son style, dur comme le roc et tremblant comme le feuillage selon son expression inoubliable, ni pour leur évidente habileté et leur humour tonifiant, mais d'abord parce qu'il se trouve que, tout comme l'avait remarqué Borges à propos des apparentes boutades d'Oscar Wilde, il énonce des vérités surtout quand il critique. Et pour moi, qui ne suis pas post-moderne et qui le regrette beaucoup, la vérité est plus importante que le style et que l'habileté, et au moins aussi importante que l'humour.

Peut-être que l'aspect le plus intéressant de la pensée de Gómez Dávila est qu'elle ne permet pas de le classer simplement parmi les pessimistes à la Cioran ou parmi les nostalgiques des heureux temps passés, comme tant d'aristocratisants qui regrettent moins l'illusoire harmonie perdue de la société ancienne, que leurs privilèges disparus. Gómez Dávila n'est pas le *laudator temporis acti* dont parle Horace dans son Art poétique. Au contraire, il révèle souvent une sensibilité dépourvue de préjugés, toute critique qu'elle soit, devant les rites et les mythes de la modernité. La scolie dans laquelle il estime que «Le barbare se moque totalement, ou totalement vénère. La civilisation est un sourire qui mêle discrètement ironie et respect», s'apparente à un commentaire semblable d'Isaiah Berlin, qui observait qu'à l'opposé du barbare fanatique, la personne civilisée est disposée à lutter et même à mourir pour des idées auxquelles elle ne croit pas du tout. Ce n'est pas le pessimisme mais la lucidité, qui le conduit à déclarer que «Mûrir ne consiste pas à renoncer à nos désirs, mais à admettre que le monde n'est pas obligé de les combler». Aucun véritable pessimiste n'admet jamais que l'authentique sagesse implique de la frustration mais ne s'y réduit pas.

Un autre point intéressant, bien qu'occasionnel, est son franc intérêt pour la sexualité. Dans ce domaine, il rejette les solutions faciles, aussi bien conventionnelles que plus à la mode : «Le problème n'est ni la libération sexuelle, ni la répression sexuelle, mais le sexe.» C'est bien entendu à l'idéologie en vogue que s'adressent ses critiques les plus acerbes, mais pas d'un point de vue étroitement puritain : «Rien de plus répugnant que ce que l'idiot appelle 'une activité sexuelle harmonieuse et équilibrée'. La sexualité hygiénique et méthodique est la seule perversion qu'exècrent aussi bien les démons que les anges». Ne relève pas non plus de la pruderie l'une de ses affirmations positives des plus discutables, mais en même temps des plus glorieuses : «Un corps nu résout tous les problèmes de l'univers». Ou encore ce dogme érotique : «Nous voudrions non caresser le corps aimé, mais être la caresse». J'irai jusqu'à dire qu'en certaines occasions, il s'aventure à des propos auxquels pourrait souscrire n'importe quel matérialiste : «Il n'y a que des instants». Enfin celui de ses aphorismes que je préfère à tous les autres est cette déclaration désespérément triomphale, qui

se situe au-delà de la fausse dichotomie entre pessimisme et optimisme, et bien entendu très au-delà du scepticisme limité et limitateur : «Le contraire de l'absurde n'est pas la raison mais la joie».

(«*Nicolás Gómez Dávila, el reaccionario inconformista*», article paru dans le supplément littéraire de *El País*, 29 XII 2007, ici traduit par Ph B)